Who is the Heir of Divine Things

Introduction

QUI EST L'HÉRITIER DES CHOSES DIVINES (QUIS RERUM DIVINARUM HERES)
INTRODUCTION ANALYTIQUE

Ce traité, le plus long de toute la série et contenant de nombreux passages intéressants, est un commentaire direct avec relativement peu de digressions sur **Gen. 15:2–18** .

2. Abram dit : Maître, que me donneras-tu ? Je m'en vais sans enfants. Mais le fils de Masek, la femme née dans ma maison, est cet Éliézer de Damas.

3. Abram dit : Puisque tu ne m'as pas donné de postérité, le fils de ma maison sera mon héritier.

4. Et aussitôt la voix de l'Éternel lui fut adressée, en ces mots : Ce n'est pas lui qui sera ton héritier, mais celui qui sortira de toi sera celui qui sera ton héritier.

5. Et il le conduisit dehors, et lui dit : Regarde au ciel, et compte les étoiles, si tu peux les compter. Et il dit : Telle sera ta postérité.

6. Abram crut en Dieu, et cela lui fut imputé à justice.

7. Et il lui dit : Je suis le Dieu qui t'ai fait sortir du pays des Chaldéens, pour te donner ce pays en héritage.

8. Et il dit : Maître, à quoi saurai-je que j'hériterai ?

9. Il lui dit: Prends-moi une génisse de trois ans, une chèvre de trois ans, un bélier de trois ans, une tourterelle et une colombe.

10. Il prit tous ces oiseaux, les partagea par le milieu et les plaça face à face; mais il ne partagea pas les oiseaux.

11. Et les oiseaux descendirent sur les corps, leurs moitiés, et Abram s'assit avec eux.

12. Et vers le coucher du soleil, une extase s'abattit sur Abram, et voici, une grande terreur sombre tomba sur lui.

13. Et il fut dit à Abram: Sachant que tu sauras que ta postérité sera étrangère dans un pays qui ne sera pas à elle, et qu'elle sera asservie, maltraitée et humiliée pendant quatre cents ans.

14. Et je jugerai la nation à laquelle ils seront esclaves, et après cela, ils sortiront ici avec de grandes richesses.

15. Mais tu partiras en paix vers tes pères, nourri jusqu'à une heureuse vieillesse (ou, comme Philon, « nourri de paix »).

16. Et à la quatrième génération, ils reviendront ici, car les iniquités des Amoréens ne sont pas encore à leur comble.

17. Et comme le soleil était à son coucher, une flamme s'éleva, et voici, une fournaise fumante, et des torches de feu, qui allaient au milieu de ces demi-morceaux.

18. En ce jour-là, l'Éternel fit alliance avec Abram, et dit : Je donnerai ce pays à ta postérité, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve d'Euphrate.

Le premier point sur lequel Philon attire l'attention est l'audace de parole d'Abraham, attitude propre au serviteur fidèle (1–9). Le silence est en effet plus approprié à l'ignorant, comme l'exprime le texte : « Sois silencieux et écoute » (10), et il ne faut pas oublier que cela inclut le silence de l'âme, à l'opposé de cet esprit errant qui accompagne si souvent le simple silence de parole (11–13). Mais le droit des sages à l'audace de parole est clairement démontré par l'histoire de Moïse. Philon cite ici plusieurs de ses appels pathétiques à Dieu et conclut que ces appels sont la marque de l'« ami de Dieu » (14–21). Pourtant, dans les paroles d'Abraham, on perçoit une crainte pieuse ou une prudence (εὐλάβεια) autant que de l'audace. Philon remarque que le terme « Maître » évoque une crainte plus grande que « Seigneur », et il enchaîne avec une méditation passionnée, mêlant respect et gratitude, que les mots « Maître, que veux-tu me donner ? » (qu'il prend au sens de « que peux-tu donner de plus, toi qui as tout donné ? ») évoquent dans l'esprit du fervent adorateur (15-22). Il aborde de la même manière le verset : « Devrai-je partir sans enfant ? » Me verrai-je privé de la descendance spirituelle issue d'une pensée supérieure ? N'aurai-je d'autre héritier que le fils de Masek (34-39).

Nous sommes donc nécessairement amenés à interpréter Masek, la « née au pays » et son fils. Ce nom signifie « d'un baiser » et le baiser (φίλημα) diffère de l'amour (φιλεῖν) car il désigne une affection inférieure et moins authentique (40-41). Il peut ainsi désigner la vie des sens, que le sage considérera comme une servante, mais non l'amour (42). Philon donne ensuite deux exemples où « baiser » (καταφιλεῖν) désigne le baiser de l'insincérité, tandis que φιλεῖν témoigne d'une affection sincère, puis introduit de manière quelque peu inappropriée sa parabole favorite de l'Épouse détestée et de l'Épouse bien-aimée (**Deut. 21:15-17**), cette dernière étant identifiée à Masek (45-49) et abordant l'analogie entre les deux épouses et Léa et Rachel (50). Damas, le fils de Masek, représente tous ceux d'entre nous qui honorent la Sense. Le nom signifie « Sang du sac » et symbolise ainsi la vie

animale ou « sang » par opposition à la vie de l'esprit et de la raison (52-57). Damas est également appelé Éliézer (Dieu est mon secours), ce qui signifie l'incapacité de la vie sanglante à se maintenir sans l'aide de Dieu. Et encore une fois, son infériorité est marquée par l'absence de tout père nommé (58–62).
La question d'Abraham signifie alors : « Cette vie de sang peut-elle hériter de choses plus élevées ? » et la profonde conviction intérieure symbolisée par la voix de Dieu répond : « Non, pas cela, mais celui qui sortira de toi sera ton héritier » (63-68). Philon interprète ces mots avec audace comme signifiant que l'« héritier » doit sortir, ou quitter, c'est-à-dire s'abandonner et se consacrer à Dieu, non seulement son corps, ses sens et sa parole, mais sa personne tout entière (69-74). La nature de cet héritage est illustrée par les mots suivants : « Il le conduisit dehors et dit : "Regarde vers le ciel" », car le ciel est un autre nom pour le trésor des bénédictions divines, comme il est appelé dans le Deutéronome (75-76), et pouvoir « voir » jusqu'à ce niveau est le privilège du véritable Israël qui, contrairement à ses représentants indignes dans le désert, refuse de « regarder vers la manne », préférant les oignons et les poissons d'Égypte (76-80). Quant à l'expression « Il le fit monter dehors », il n'y a pas de tautologie, car puisque nous pouvons être appelés à la fois dehors et dedans, si nos sentiments intérieurs ne sont pas en accord avec nos actions extérieures, ainsi l'expression montre que l'esprit d'Abraham est entièrement dehors, c'est-à-dire hors des entraves des sens, de la parole et du corps et surtout du SOI (81-85).

Les mots suivants « compte les étoiles » ne se réfèrent pas à un simple nombre, comme le montre « ainsi (et non « tant ») sera ta semence », mais à la nature « semblable à une étoile » des âmes-enfants, et les étoiles elles-mêmes ne sont pas celles que nous voyons, mais les gloires bien plus grandes de l'Univers Idéal, dont celles-ci ne sont que les copies (86-89).

Le verset suivant soulève la question de savoir pourquoi la foi d'Abraham en Dieu devrait lui être imputée à justice. Comment peut-on ne pas croire en Dieu ? Philon répond que, bien qu'en soi, cette croyance n'ait rien de merveilleux, compte tenu de la propension de la nature humaine à se fier aux choses inférieures, elle peut être qualifiée d'acte « juste » ou « juste » (90-95).

Au verset 7, les mots « Je suis le Dieu qui t'ai fait sortir du pays des Chaldéens pour te donner ce pays en héritage » évoquent un bienfait accompli, ainsi que celui à venir. Dieu a fait sortir l'âme du pays des étoiles, où le ciel lui-même est Dieu, et l'a conduite au pays de la « sagesse », c'est-à-dire de la reconnaissance du Créateur plutôt que de la créature (96-99).

La question d'Abraham au verset 8 « Comment le saurai-je ? » n'implique pas un doute quant à la promesse, mais seulement le désir naturel de savoir comment elle se réalisera, et la réponse immédiate de Dieu montre que la question est acceptée comme juste (100-102). Dans la réponse (verset 9), nous remarquons d'abord les mots « prends pour moi », qui indiquent d'abord que tout ce que nous avons, nous ne faisons que le recevoir (103), et ensuite que nous devons le recevoir ou le « prendre » pour Dieu et non pour nous-mêmes. Philon développe ce thème à sa manière familière en l'appliquant à nos sens, à notre esprit et à tous les autres dons (104-111). Une illustration de ce thème, tirée de l'expression « *Mes* prémices » ou « commencements », conduit à quelques réflexions sur l'origine divine des fruits de la terre, ainsi que sur la filiation humaine (112-119). Et encore, si les

commencements sont de Dieu, les fins le sont aussi (120-121), et enfin nous devons nous rappeler que Dieu daigne nous « prendre », comme il l'a montré, lorsqu'il a pris les Lévites en rançon pour les autres (123-124). Poursuivant avec le même verset, la génisse symbolise l'âme, le bélier la parole et la chèvre la perception sensorielle. Elles ont toutes trois ans, le nombre parfait signifiant le début, le milieu et la fin, tandis que la tourterelle solitaire et le pigeon sociable représentent respectivement la sagesse divine et humaine. Les trois premières sont divisées : l'âme en raisonnement et irraisonnement, la parole en vrai et faux, la perception sensorielle en réel et illusoire, tandis que les deux « sagesses » sont indivisibles (125-132). Cette division est l'une des fonctions du Logos créateur et est illustrée par divers aspects de la création (133-140). Il faut cependant noter que les trois créatures divisées dans le récit le sont au milieu, c'est-à-dire de manière égale, ce qui nous amène à la dissertation sur la division en égaux et opposés, qui constitue la seconde moitié du titre traditionnel du traité et occupe les soixante-cinq sections suivantes.

L'égalité, qui, en pratique, ne peut être obtenue avec exactitude et qui est donc un attribut de la Division divine par le Logos (141-143), peut être une égalité en nombre, en grandeur ou en capacité, et encore peut-elle être numérique ou proportionnelle (144-145). Philon illustre tout cela avec une longueur quelque peu fastidieuse. Il donne d'abord un catalogue de phénomènes naturels où l'on trouve l'équilibre numérique (146-151), puis des exemples d'égalité proportionnelle, concluant par la pensée de l'homme comme Microcosme et Cosmos (152-155), ce qui l'amène à montrer comment Dieu traite les petits et les grands selon le même principe (156-160). Moïse aussi manifeste son respect pour l'égalité, en partie par ses éloges de la justice, dont l'essence même est l'égalité, et aussi par les exemples qui en témoignent disséminés dans la Loi. Telles sont les divisions du jour et de la nuit, de l'homme et de la femme, et d'autres mentionnées dans les premiers chapitres de la Genèse (161-165), et dans le corps même de la Loi, la Présence Divine divisant les Chérubins, c'est-à-dire les deux Puissances, sur l'arche, et la division des Dix Commandements en deux tables de cinq chacune (166-169), ce qui donne l'occasion d'exposer brièvement la signification de chaque commandement (169-173). D'autres exemples sont les sacrifices permanents (174), les deux lots de pains de proposition (175), les deux joyaux sur la robe du Grand Prêtre (176), les deux montagnes de bénédiction et de malédiction, et les deux boucs de **Lévitique 16** , avec une courte digression sur la signification du rite (177-181). Deux autres exemples qui suivent donnent lieu à une méditation mystique plus approfondie. Le sang versé en partie sur l'autel et en partie dans les bols à mélanger montre comment la sagesse divine, c'est-à-dire l'esprit dans sa forme pure, est une offrande à Dieu, et comment la sagesse humaine, placée par Dieu dans les bols à mélanger des sens, peut être purifiée par le sang purificateur (182-185). De même, l'offrande du demi-sicle indique la rançon de l'âme suppliante, tandis que la moitié non offerte représente l'esprit satisfait de son esclavage (186-190). Nous trouvons encore des exemples de partage égal dans la manne, où celui qui avait beaucoup n'en avait pas trop, et celui qui avait peu ne manquait de rien (191), et dans la Pâque, où l'agneau doit être distribué afin que chacun ait suffisamment (192-193). Et après deux autres exemples brièvement mentionnés, suit un traitement allégorique plus long des ingrédients de l'offrande d'encens interprétée comme l'action de grâce des quatre éléments et donc du Monde (191-200), et enfin un beau passage dans lequel, citant l'histoire d'Aaron se tenant entre les vivants et les morts, et le nuage qui séparait l'armée d'Égypte d'Israël, il décrit l'œuvre du Logos comme médiateur entre la créature et le Créateur, d'une part

proclamant la miséricorde divine, d'autre part se portant garant de l'obéissance ultime de l'humanité - un passage qui a sûrement dû profondément impressionner ses lecteurs chrétiens (201-206).
L'expression « face à face » suggère que ces divisions sont en contraires, et nous retrouvons donc ce phénomène d'opposition présent dans toute la création. Dans un long catalogue qui commence par des exemples physiques comme le chaud et le froid et se termine par les qualités humaines, Philon le souligne et souligne enfin triomphalement que c'est en vain que les Grecs se vantent de cette philosophie des contraires comme étant due à Héraclite, puisque Moïse la connaissait et la montrait bien avant (207-214).

Nous pourrions passer à autre chose, mais il existe un exemple de division qui, selon Philon, mérite une attention particulière. Comme dans le récit de la Genèse, trois créatures furent divisées, il y eut six moitiés, et le Logos, qui divise, occupe donc la position sacrée de septième. On trouve un parallèle à cela dans le grand lustre du Tabernacle, et Philon l'aborde en détail, montrant que sa structure générale est septuple, *soit* trois de chaque espèce de chaque côté de la tige principale (215-220). Il suggère ensuite qu'il représente les sept planètes avec le soleil au centre, ainsi que les trois paires de divisions d'âmes mentionnées plus haut, le Logos étant la septième (221-225). Cela lui donne l'occasion de faire deux autres remarques sur le lustre. Il note que, tandis que l'autel à encens (comme mentionné précédemment) représente l'action de grâces des éléments, et la table avec ses pains l'action de grâces des créatures formées de ces éléments, le lustre symbolise l'action de grâces des cieux (226). Et ainsi, tandis qu'on nous dit les dimensions des deux premiers, nous n'entendons rien sur les dimensions du lustre, conformément à la vérité que le ciel n'a pas de limites que l'esprit humain a connue (227-229).

« Il ne divisa pas les oiseaux. » Nous avons déjà eu une brève explication à ce sujet, mais elle mérite d'être complétée. Alors que la partie irraisonnée de l'âme possède ses sept divisions, l'esprit (le pigeon du récit), comme la sphère des étoiles fixes, qui est son analogie céleste, n'a pas de divisions. De même, la tourterelle, le Logos, est indivisible : et pourtant, bien qu'indivisés, tous deux divisent et distinguent perpétuellement tout ce qui se présente à eux (230-236).

« Les oiseaux descendirent vers les corps, les demi-morceaux. » Ici, bien sûr, le mot « oiseaux » est utilisé dans un sens différent, comme le montre leur « descente », car il est dans la nature des oiseaux de s'envoler (237-238). Ces oiseaux sont plutôt comme les reptiles interdits dans le Lévitique, qui ont quitté leur demeure naturelle, le ciel, pour la terre. Ce sont les innombrables pensées qui assaillent l'esprit, l'entraînent vers le bas et se repaissent de l'élément corporel en nous (239-243). Et lorsque nous lisons qu'« Abraham s'assit avec eux », cela évoque l'attitude de l'homme sage face à ces pensées. Il est comme l'homme d'État qui met fin aux guerres étrangères, c'est-à-dire aux pensées mauvaises qui attaquent l'âme, et aux factions civiles, c'est-à-dire aux conflits de doctrines opposées (243-246). Et ici encore Philon catalogue les différentes théories des écoles sur les problèmes physiques et théologiques, et dépeint le Sage, qui s'assoit avec elles, comme mi-sage-femme, mi-juge, rejetant la mauvaise progéniture de l'âme et sauvant la bonne (246-248).

Et vers le coucher du soleil, une « extase » s'abattit sur Abraham. Philon énumère quatre significations de ce mot : folie, étonnement, tranquillité mentale (ou vacance) et inspiration prophétique (249). Il donne ensuite des

exemples de chacune d'elles (250-252), mais deux exemples de la seconde, à savoir qu'Isaac était en « extase », *c'est-à-dire* étonné, lorsque Jacob lui apporta les mets savoureux, et que Jacob était en « extase » , *c'est-à-dire* étonné, que Joseph soit encore en vie et règne sur l'Égypte, le poussent à s'interrompre étrangement pour s'intéresser aux leçons que l'on peut tirer de ces deux passages (252-256). Lorsqu'il reprend, il donne un exemple de la troisième signification, à savoir l'extase (transe) « qui s'abattit sur Adam et il s'endormit » (267), et passe à la quatrième, qu'il considère comme la signification du mot dans notre texte. Il montre que, soit au sens de prédicteur, soit au sens de porte-parole, Noé, Abraham, Isaac, Jacob et surtout Moïse sont des prophètes (258-262). Et l'expression « vers le coucher du soleil », pense-t-il, correspond bien à ce sens. Car lorsque le « soleil » de l'esprit est en action, nous ne pouvons être possédés par Dieu. C'est lorsque quelque chose de supérieur prend possession de lui et joue sur lui comme le musicien sur les cordes que le prophète devient la voix de Dieu (263-266).
Nous nous tournons vers les promesses faites à Abraham aux versets 13-16. « Ta postérité sera étrangère à un pays qui ne lui appartiendra pas. » Les enfants-âmes doivent demeurer quelque temps sur cette « terre » qui représente les choses corporelles (262-268). Ils serviront pendant quatre cents ans, et avec l'insouciance habituelle de Philon pour les nombres, ces quatre cents ans représentent les quatre passions (qui sont aussi le peuple qu'ils servent et que Dieu jugera), et la signification de l'esclavage des passions est brièvement décrite (269-271). Mais lorsque la rédemption viendra, nous partirons avec beaucoup de biens, ou de provisions, pour notre voyage. Ces provisions sont le fruit de l'éducation, à commencer par l'apprentissage scolaire, qui suscite le désir d'une philosophie supérieure (272-274).

« Mais tu repartiras vers tes pères, nourri de paix, dans une heureuse vieillesse. » Nous remarquons d'abord le contraste implicite entre la paix du Sage et la guerre et l'esclavage décrits plus haut (275). Deuxièmement, il « part » et non « meurt » (276). Mais qui sont les « pères » ? Pas ceux qu'il laissa en Chaldée, d'où Dieu l'avait appelé (277-279). Certains pensent qu'il s'agit des corps célestes, d'autres des « idées », d'autres encore des quatre éléments auxquels notre corps retourne. Et Philon semble prêt à l'accepter, si l'on y ajoute également le « cinquième élément », auquel l'âme retourne – en tout cas, il n'en donne pas d'autre (279-283). Lorsque la promesse ajoute « nourri de paix », elle oppose le sort du sage au bien-être spirituel des hommes ordinaires. Dans cette guerre, nos ennemis peuvent être les « choses extérieures », ou les passions et les vices qui nous habitent. Philon reprend ensuite, sous une forme légèrement différente, la parabole des gardiens de l'âme et du corps, déjà utilisée dans *De Ebr.* 201 et *De Conf.* 18 (284-286). Que la paix ne puisse être entendue littéralement est évident si l'on se souvient que la vie d'Abraham fut marquée par la guerre, l'exil et même la misère (286-288). Pourtant, toutes ces choses, considérées allégoriquement, sont des bénédictions : la guerre contre le mal, l'exil loin de la fausse tradition des étoiles, l'absence de passion (289). Et la « belle vieillesse » doit signifier la vie de sagesse, car une journée bien employée vaut mieux que des années de folie (290-292).

« Et à la quatrième génération, ils reviendront ici. » La « quatrième génération » est interprétée comme la quatrième des sept années de la vie. Durant la première, l'enfant ignore tout du bien et du mal. La deuxième est le moment où le vice se manifeste, en partie à cause de la disposition naturelle, en partie à cause d'une éducation

malmenée. À la troisième, l'influence curative de la philosophie survient, et ainsi, à la quatrième, l'homme est, fort de sa force, prêt à voyager vers le pays de la sagesse (293-299).
« Car les péchés des Amorrhéens ne sont pas encore à leur comble. » Certains voient dans ces paroles un sens fataliste, mais Moïse n'est pas fataliste (300-301). Le nom « Amorrhéens » signifie « bavards » et ce sont les trompeurs qui abusent du don de la parole. Ce n'est que lorsque le sophisme est convaincu, et ainsi « comblé », que nous pouvons fuir le pays du mensonge et rechercher la sagesse indiquée par « ici » (302-306).

« Au coucher du soleil, une flamme s'éleva, et voici une fournaise fumante. » La flamme de la vertu apparaît souvent tard, à la fin de la vie (307), et tant que nous sommes encore au pays des Amorrhéens, elle est comme la fumée d'une fournaise. La fumée fait monter les larmes aux yeux, et donc, lorsque nous voyons la vertu sous cette forme obscure, nous pleurons sa perfection (308-310). D'une autre manière, cette fournaise, ou ce four, peut être le type de l'âme sincère, qui contient et « cuit » la nourriture fournie par les vertus (311). Quant aux « torches de feu qui allaient au milieu des demi-morceaux », elles sont les jugements de Dieu, traversant et divisant toutes choses (312).

Enfin, voici le résumé. Ce jour-là, le Seigneur conclut une alliance avec Abraham, disant : « Je donnerai à ta descendance ce pays, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve, l'Euphrate. » Ici, le sage est déclaré héritier. Car nous avons déjà vu que le pays est la sagesse (313-315), et lorsqu'il ajoute les mots concernant les fleuves, il faut noter que l'Égypte est placée en premier et l'Euphrate en dernier. Car le processus de perfectionnement commence par l'Égypte, le corps et les choses corporelles nécessaires à notre existence, et se termine par le grand fleuve de la sagesse divine, avec toutes ses joies et ses bénédictions (315-316).

Dans ce traité, nous retrouvons, comme dans le *De Sacrificiis,* l'apport du papyrus découvert en Haute-Égypte en 1889 et dont on estime qu'il date du VIe siècle, voire d'une époque antérieure. Un examen très rapide de *l'Apparatus Criticus* de Wendland montrera la valeur de cet ajout à nos sources textuelles. La mention fréquente « Pap. (Mangey) » est particulièrement intéressante, montrant combien la perspicacité de Mangey anticipait souvent la découverte. Mais, comme tous les documents, il n'est pas infaillible, et si, dans la plupart des cas, je souscris pleinement à la préférence de Wendland pour les lectures du papyrus plutôt que celles des manuscrits, il y en a quelques-uns où, à mon avis, il s'est trop laissé influencer ; et il y a aussi de nombreux passages où, bien qu'il corrobore les manuscrits, il y a manifestement, ou probablement, une corruption, sur laquelle la conjecture peut exercer son ingéniosité.

Chapitre 1

QUI EST L'HÉRITIER DES CHOSES DIVINES Et sur la division en égaux et en opposés

[1] Dans le traité précédent, nous avons abordé aussi attentivement que possible la question des récompenses. Notre tâche consiste maintenant à déterminer qui est l'héritier des choses divines. Lorsque le Sage entendit la promesse oraculaire à ce sujet,

[2] « Ta récompense sera très grande », répond-il en posant cette question : « Maître, que me donneras-tu ? Je m'en vais sans enfants. Le fils de Masek, celle qui est née dans ma maison, est cet Éliézer de Damas. » Et il dit encore : « Puisque tu ne m'as pas donné de postérité, celui qui est né dans ma maison sera mon héritier. » (**Genèse 15:1–3**)

[3] Pourtant, on aurait pu s'attendre à ce qu'il fût frappé de stupeur (car qui ne le serait pas ?), sinon de peur, du moins de joie extrême, tant il était muet devant la majesté et la grandeur du Donateur de l'oracle. Car les hommes sont muets devant une joie débordante, comme devant une douleur violente.

[4] C'est ce qui a conduit Moïse à confesser qu'il est devenu faible de voix et lent de langue, depuis que Dieu a commencé à converser avec lui (**Exode 4:10**). Et le témoignage du prophète est vrai. Car, dans de tels moments, il est naturel que l'organe de la parole soit tenu en échec, tandis que le langage de l'entendement s'articule et coule en un flot intarissable, tandis que sa sagesse déverse beauté après beauté, non pas des mots, mais des pensées, avec une puissance aussi facile que sublime.

[5] Pourtant, le courage et la franchise opportune devant nos supérieurs sont aussi des vertus admirables, de sorte qu'il semble y avoir plus de vérité que de comédie dans les paroles du poète comique,

Le serviteur, dressé à garder le silence,
quoi qu'il arrive, se révèlera forcément un fripon.
Accorde à ton homme une certaine liberté de parole.

Chapitre 2

[6] Quand donc le serviteur parle-t-il franchement à son maître ? Certainement lorsque son cœur lui dit qu'il n'a pas fait de tort à son maître, mais que ses paroles et ses actes sont tout pour son bien.

[7] Et donc, quand d'autre l'esclave de Dieu devrait-il ouvrir librement la bouche à Celui qui est le souverain et le maître à la fois de lui-même et de l'univers, sinon lorsqu'il est pur du péché et que les jugements de sa conscience sont loyaux envers son maître, lorsqu'il ressent plus de joie à être le serviteur de Dieu que s'il avait été le roi de toute la race humaine et avait assumé une souveraineté incontestée sur la terre et sur la mer ?

[8] La loyauté du service et du ministère d’Abraham est démontrée par les paroles finales de l’oracle adressé au fils d’Abraham : « Je te donnerai, à toi et à ta postérité, tout ce pays, et toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité, parce qu’Abraham, ton père, a obéi à ma voix et a observé mes ordonnances, mes commandements, mes lois et mes lois » (**Genèse 26:3–5**).

[9] C'est le plus grand éloge qu'on puisse faire à un serviteur, qu'il ne néglige aucun des ordres de son maître, qu'il n'hésite jamais dans son travail d'amour à employer toutes ses forces et plus que toutes, en s'efforçant par un jugement sain de mener toutes ses affaires à bonne fin.

Chapitre 3

[10] Il y a certes des gens qu'il convient d'écouter, mais non de parler, ceux à qui s'applique cette parole : « Tais-toi et écoute » (**Deut. 27:9**). Excellente recommandation ! Car l'ignorance est une langue excessivement audacieuse et facile ; et le premier remède est de se taire, le second de prêter l'oreille à ceux qui avancent quelque chose qui mérite d'être entendu.

[11] Mais que personne ne pense que cela épuise la signification des mots « silence et écoute ». Non, ils nous enjoignent autre chose de plus important. Ils nous ordonnent non seulement de nous taire avec la langue et d'écouter avec les oreilles, mais aussi de nous taire et d'écouter avec l'âme.

[12] Car beaucoup de ceux qui viennent écouter un discours ne sont pas venus avec leur esprit, mais errent, ressassant intérieurement d'innombrables pensées sur d'innombrables sujets, pensées sur leur famille, sur les étrangers, sur des choses privées et publiques, qu'il convient d'oublier pour le moment. Tout cela, pourrait-on dire, forme une série de successions dans l'esprit, et le tumulte intérieur les empêche d'écouter l'orateur, qui discourt comme dans un auditoire non composé d'êtres humains, mais de statues inanimées qui ont des oreilles, mais qui n'entendent pas.

[13] Si donc l'esprit décide de ne s'occuper d'aucune des choses qui lui viennent de l'extérieur ou qui sont en lui, mais qu'en maintenant la paix et la tranquillité il s'efforce d'écouter celui qui parle, il sera « silencieux », comme le commande Moïse, et pourra ainsi écouter avec une attention totale. Autrement, il n'aura pas ce pouvoir.

Chapitre 4

[14] Il est donc bon pour l'ignorant de se taire, mais pour celui qui aspire à la connaissance et aime son maître, la franchise est essentielle. Ainsi, nous lisons dans l'Exode : « L'Éternel combattra pour vous, et vous vous tairez », et immédiatement suit un oracle divin : « Que me cries-tu ? » (**Exode 14:14** , 15). Cela signifie que ceux qui n'ont rien à dire doivent se taire, et que ceux qui ont mis leur foi dans l'amour de la sagesse envoyé par Dieu doivent parler, et non pas seulement parler avec une douceur ordinaire, mais crier plus fort. Ce cri n'est pas émis par la bouche et la langue, par lesquelles, comme on nous le dit, l'air prend une forme sphérique et est ainsi rendu perceptible par l'ouïe, mais par l'organe de l'âme, unissant toute la musique dans ses sons puissants, entendus par aucun mortel, mais seulement par Celui qui est incréé et impérissable.

[15] Car la douce et harmonieuse mélodie de la musique de l'esprit ne peut être appréhendée que par le musicien de l'esprit, et non par ceux qui sont empêtrés dans les sens. Mais lorsque l'organe de l'entendement fait résonner sa symphonie à une ou deux octaves, l'Auditeur demande – demande, pourrions-nous dire, bien qu'il ne demande pas réellement, puisque tout est connu de Dieu – « Qu'est-ce que tu me cries si fort ? » Est-ce une supplication pour que les maux soient évités, ou une action de grâce pour les bienfaits accordés, ou les deux ?

Chapitre 5

[16] Et celui qui semblait faible de parole, lent de langue et muet, se révèle être si loquace, qu'à un endroit il est représenté non seulement comme parlant, mais comme criant, et à un autre comme déversant un flot de paroles sans interruption ni pause.

[17] Car « Moïse », lisons-nous, « parlait à Dieu, et Dieu lui répondait d'une voix » (**Exode 19:19**). Nous n'avons pas le temps d'une action achevée « il parlait », mais le temps d'une action prolongée et continue « il parlait » ; et de même, Dieu ne l'enseignait pas (comme une action achevée), mais lui répondait toujours et sans interruption.

[18] Or, une réponse suppose toujours une question ; et chacun demande ce qu'il ne sait pas, parce qu'il croit bon d'apprendre et qu'il sait que de tous les moyens qu'il peut prendre pour acquérir la connaissance, le plus profitable est de chercher, de poser des questions, de penser qu'il n'a aucune connaissance, et de ne pas s'imaginer qu'il a une ferme appréhension de quoi que ce soit.

[19] Or, les sages prennent Dieu pour guide et pour enseignant, mais les moins parfaits prennent l'homme sage ; et c'est pourquoi les enfants d'Israël disent : « Toi, parle-nous, et que Dieu ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions » (**Ex. 20:19**).

Mais l'homme de valeur a un tel courage de parole qu'il est audacieux non seulement de parler et de crier à haute voix, mais même de pousser un cri de reproche, arraché de lui par une conviction réelle et exprimant une véritable émotion.

[20] Prenons les paroles : « Si tu leur pardonnes leur péché, pardonne-leur ; sinon, efface-moi du livre que tu as écrit » (**Exode 32:32**) ; et « Ai-je conçu tout ce peuple dans le ventre de ma mère, ou l'ai-je mis au monde, parce que tu me dis : Prends-les dans ton sein, comme une nourrice porte le nourrisson ? » (**Nombres 11:12**) ; ou encore : « Où trouverai-je de la chair pour en donner à ce peuple, parce qu'il pleure contre moi ? Égorgera-t-on des brebis et des bœufs, ou recueillera-t-on toute la viande qui est dans la mer et suffira-t-elle ? » (**Nombres 11:13** , 22). Ou encore : « Seigneur, pourquoi as-tu affligé ce peuple, et pourquoi m'as-tu envoyé ? Depuis que je suis allé vers Pharaon pour parler en ton nom, il a affligé le peuple, et tu n'as pas sauvé ton peuple. » (**Exode 5:22** ,

23) N'importe qui aurait craint de prononcer ces paroles, ou des paroles similaires, même à l'un des rois de certains royaumes ; pourtant, il a eu le courage d'exprimer ces pensées à Dieu.
[21] Il a atteint cette limite, je ne dirai pas de l'audace en général, mais de la bonne audace, car tous les sages sont amis de Dieu, et particulièrement au jugement du très saint législateur. La franchise est apparentée à l'amitié. Car à qui parlerait-on avec franchise, sinon à son ami ? Et c'est une chose admirable que, dans les oracles, Moïse soit proclamé ami de Dieu (**Exode 33:11**), pour montrer que toutes les audaces de son discours audacieux étaient exprimées par amitié plutôt que par présomption. Car l'audace de la témérité appartient au présomptueux, l'audace du courage ou de la confiance à un ami.

Chapitre 6

[22] Mais remarquez d'un autre côté que la confiance se mêle à la prudence. Car, tandis que les mots « Que me donneras-tu » (**Genèse 15:2**) expriment la confiance, « Maître » exprime la prudence. Alors que Moïse emploie habituellement deux titres pour parler de la Cause, à savoir Dieu et Seigneur, ici il n'en utilise aucun, mais le remplace par « Maître ». En cela, il fait preuve d'une grande prudence et d'une grande précision dans l'emploi des termes. Il est vrai que « Seigneur » et « Maître » sont considérés comme synonymes.

[23] Mais bien que les deux titres désignent une seule et même chose, leurs connotations sont différentes. Κύριος (Seigneur) dérive de κῦρος (pouvoir), qui est une chose sûre et qui est l'opposé d'incertain et invalide (ἄκυρος), tandis que δεσπότης (maître) dérive de δεσμός (lien), d'où, je crois, vient δέος (crainte). Ainsi, δεσπότης est un seigneur et quelque chose de plus, un seigneur terrible pour ainsi dire, quelqu'un qui est non seulement investi de la seigneurie et de la souveraineté sur toutes choses, mais qui est aussi capable d'inspirer la peur et la terreur ; peut-être aussi, puisqu'il est le lien de toutes choses, celui qui les maintient ensemble indissolublement et les lie fermement, alors qu'en elles-mêmes elles sont dissolubles.

[24] Celui qui dit : « Maître, que veux-tu me donner ? » ne dit pratiquement rien de moins que ceci : « Je n'ignore pas ta souveraineté transcendante ; je connais les terreurs de ta puissance ; je viens devant toi avec crainte et tremblement, et pourtant je suis de nouveau confiant. Car tu as daigné me dire de ne pas craindre ;

[25] Tu m'as donné une langue instruite, afin que je sache quand je dois parler (**Ésaïe 50:4**); ma bouche qui était tricotée, tu l'as décousue; et, quand tu l'as ouverte, tu as fortifié ses nerfs pour la parole; tu m'as appris à dire ce qui doit être dit, confirmant l'oracle : « J'ouvrirai ta bouche et je t'enseignerai ce que tu auras à dire » (**Exode 4:12**).

[26] Car qui étais-je, pour que tu me donnes la parole, pour que tu me promettes quelque chose qui soit plus élevé dans l'échelle des biens qu'un don ou une grâce, ou même une récompense ? Ne suis-je pas un étranger loin de ma patrie, un rebut de ma famille, un étranger loin de la maison de mon père ? Tous ne m'appellent-ils pas excommunié, exilé, désolé, privé de ses droits ?

[27] Mais toi, Maître, tu es ma patrie, ma parenté, mon foyer paternel, mon droit de vote, ma liberté de parole, ma grande, glorieuse et inaliénable richesse.

[28] Pourquoi alors ne prendrais-je pas le courage de dire ce que je ressens ? Pourquoi ne t'interrogerais-je pas et ne prétendrais-je pas en apprendre davantage ? Pourtant, moi qui proclame ma confiance, je confesse à mon tour ma peur et ma consternation, et pourtant la peur et la confiance ne s'affrontent pas en moi dans des camps séparés, comme on pourrait le supposer, mais se fondent en une harmonie.

[29] Je trouve donc dans ce mélange un festin qui ne m'écœure pas, qui a appris à ne pas être audacieux sans prudence, ni prudent sans audace. Car j'ai appris à mesurer mon propre néant et à contempler avec émerveillement les hauteurs transcendantes de tes bontés. Et lorsque je perçois que je suis terre et cendres, ou quoi que ce soit d'encore plus insignifiant, c'est alors que j'ai confiance de venir devant toi, lorsque je suis humilié, réduit à l'argile, réduit à un état si élémentaire qu'il semble ne même pas exister.

Chapitre 7

[30] Et la plume vigilante de Moïse a consigné cet état de mon âme dans son mémorial de moi. Car Abraham, dit-il, s'approcha et dit : « Maintenant, j'ai commencé à parler au Seigneur, et je suis terre et cendre » (**Genèse 18:27**), car c'est précisément au moment où il connaît son propre néant que la créature doit venir en présence de son Créateur.

[31] Les mots « Que me donneras-tu ? » ne sont pas tant un cri d'incertitude que de gratitude pour la multitude et la grandeur des bénédictions dont on a bénéficié. « Que me donneras-tu ? » dit-il. Me reste-t-il encore quelque chose à attendre ? Prodigue en vérité, ô Dieu bienveillant, tes dons de grâce sont illimités, sans limite ni fin, jaillissant comme des fontaines pour remplacer et plus que remplacer ce que nous puisons.

[32] Mais nous ne devons pas seulement regarder au torrent intarissable de tes bontés, mais aussi aux champs – ils sont nous-mêmes – qu'elles arrosent. Car si le ruisseau se déverse en abondance, la plaine deviendra marécageuse et tourbeuse, au lieu d'être fertile. J'ai donc besoin que l'afflux sur moi soit proportionné à ma fertilité, et non démesuré.

[33] C'est pourquoi je demanderai : « Que me donneras-tu ? » Toi dont les dons ont été innombrables, presque équivalents à ce que la nature humaine peut contenir. Car tout ce que je cherche encore à apprendre et à gagner, c'est ceci : « Qui sera un digne héritier de tes bienfaits ? »

[34] Ou bien m'en irais-je d'ici sans enfants (**Gen. 15:2**), bénéficiaire d'un bienfait de courte durée, mourant avec le jour, passant rapidement à sa fin ; moi qui prie pour le contraire, un bienfait de plusieurs jours et de

plusieurs années, à l'abri de la pourriture et de la mort, afin qu'il puisse déposer la semence et étendre les racines, qui rendront la croissance sûre, et élèveront et élèveront la tige vers le ciel.
[35] Car il ne faut pas que l'homme, par sa vertu, foule la terre, mais qu'il s'élève jusqu'au ciel, afin d'y jouir de l'incorruptibilité et d'y demeurer intact à jamais.

[36] Car je sais que toi, qui donnes l'être à ce qui n'est pas et engendres toutes choses, tu as haï l'âme stérile et sans enfants, puisque tu as accordé une grâce particulière à la race de ceux qui veillent à ne jamais être sans enfants ni stériles. Et moi-même, devenu membre de cette race, je désire à juste titre un héritier. Car lorsque je contemple la sécurité de la race face à l'extinction, je considère comme une profonde honte d'abandonner mon propre désir d'excellence.

[37] C'est pourquoi je prie et je supplie que, de l'amadou et des braises qui couvent, la lumière salvatrice de la vertu puisse brûler avec toute sa flamme et se perpétuer comme dans la course aux flambeaux par une succession infaillible, puisse être contemporaine du monde.

[38] Tu as aussi implanté chez les adeptes de la pratique le zèle de semer et d'engendrer les enfants de l'âme, et lorsqu'ils sont ainsi doués, ils s'écrient dans leur plaisir : « Les enfants dont tu as fait miséricorde à ton serviteur » (**Genèse 33:5**). De tels enfants, l'innocence est la nourrice et la mère nourricière ; leurs âmes sont vierges, tendres et riches des dons de la nature, prêtes à recevoir les glorieuses et divines impressions de la vertu.

[39] Dis-moi aussi ceci : le fils de Masek, celle qui est née dans ma maison, est-il digne d'hériter de tes dons de grâce ? Car jusqu'à présent je n'ai pas reçu celui que j'espère, et celui que j'ai reçu n'est pas l'héritier de mon espérance.

Chapitre 8

[40] Il convient d'examiner attentivement l'identité de Masek et de son fils. Le nom Masek signifie « D'un baiser ». Or, « baiser » n'est pas synonyme d'« amour ». Ce dernier semble signifier l'union des âmes que la bonne volonté unit, tandis que le premier n'est qu'une simple salutation superficielle, qui passe lorsqu'une occasion a provoqué une rencontre.

[41] Car tout comme dans ἀνακύπτειν (se lever), il n'y a aucune idée de κύπτειν (se baisser), ni dans καταπίνειν (avaler) l'idée générale de πίνειν (boire), ni dans μάρσιππος (poche) celui de ἵππος (cheval), donc ni dans καταφιλεῖν (baiser) nous n'avons φιλεῖν (aimer). Car les gens qui se plient aux dures nécessités de la vie saluent dans des centaines de cas ainsi leurs ennemis.

[42] Qui est donc celle avec qui nous sommes mis en contact « par » ou « à la suite d'un baiser », et non par une véritable amitié, je vais le montrer sans détour. C'est la vie des sens, notre possession à tous, pour laquelle nous

éprouvons tous un sentiment d'affection. La multitude la considère comme une maîtresse, les bons comme leur servante, non pas une servante étrangère ou achetée à prix d'argent, mais une née au pays et, en un sens, une parente. Les sages ont été formés à la saluer d'un baiser, mais non à l'aimer, tandis que les autres l'aiment profondément et la considèrent digne d'une triple mesure d'affection.
[43] Or, Laban, qui hait la vertu, ne pourra même pas embrasser les qualités attribuées à l'Homme de Pratique. Pourtant, puisqu'il a fait de l'hypocrisie et des fausses inventions le principe cardinal de sa vie, il dit, comme s'il était irrité, bien qu'il n'éprouve aucune douleur réelle : « Je n'ai pas été jugé digne d'embrasser mes enfants et mes filles » (**Genèse 31:28**). Refuser le baiser est naturel et approprié. Car nous, les enfants, avons été dressés à haïr la dissimulation, d'une haine qui refuse toute transaction.

[44] Chérissez donc les vertus, embrassez-les de tout votre cœur et aimez-les sincèrement, et vous ne désirerez jamais être l'auteur de ce travestissement d'amitié qu'est le baiser. « Ont-ils, dirons-nous, une part ou un héritage dans votre maison ? N'étaient-ils pas considérés comme des étrangers à vos yeux, ou ne les avez-vous pas vendus et dévorés l'argent ? » (**Genèse 31:14** , 15). Vous avez dévoré le prix de leur rachat, de peur de pouvoir jamais les racheter. Et maintenant, vous prétendez vouloir les embrasser, vous, au jugement de tous leurs ennemis mortels.

Moïse, quant à lui, n'embrasse pas son beau-père, mais l'aime d'une affection sincère et sincère. Car « il l'aima », lit-on, « et ils se saluèrent l'un l'autre » (**Exode 18:7**).

Chapitre 9

[45] Or, il existe trois sortes de vie : l'une tournée vers Dieu, l'autre vers les créatures, et une autre, à la frontière, un mélange des deux. La vie tournée vers Dieu n'est jamais descendue jusqu'à nous, ni soumise aux contraintes du corps. La vie tournée vers la création n'est jamais montée ni n'a cherché à monter, mais elle a établi sa tanière dans les profondeurs de l'Hadès et se réjouit d'une forme de vie qui ne vaut pas la peine d'être vécue.

[46] C'est la vie mixte, souvent inspirée par ceux de la lignée supérieure, possédée et inspirée par Dieu, bien que souvent freinée par la pire, elle inverse son cours. Et lorsque la vie meilleure, placée comme un poids sur la balance, prédomine complètement, la vie mixte qu'elle entraîne fait paraître la vie opposée aussi légère que l'air dans la balance.

[47] Or, Moïse, tout en donnant la couronne de la victoire incontestée à la vie qui est en Dieu, met les deux autres en comparaison en les comparant à deux femmes, dont il appelle l'une la bien-aimée et l'autre la haïe.

[48] Ces noms sont très appropriés, car qui ne regarde pas avec faveur les plaisirs et les délices qui viennent par les yeux, ou par les oreilles, ou par le goût, l'odorat et le toucher ? Qui n'a pas haï leurs contraires ? – la frugalité, la tempérance, la vie d'austérité et de connaissance, qui n'a aucune part au rire et au jeu, qui est pleine d'anxiété, de soucis et de labeurs, l'amie de la contemplation, l'ennemie de l'ignorance, qui met sous ses pieds l'argent, la

simple réputation et le plaisir, mais qui est domptée par la maîtrise de soi, la vraie gloire et la richesse qui n'est pas aveugle mais voit.
Or, les enfants de la vertu, ceux qui sont détestés, sont toujours les aînés.

Chapitre 10

[49] Moïse les considère comme dignes, par nature, des droits de l'aîné, même s'ils sont plus jeunes en âge, car il leur donne la double part et prend aux autres leur moitié. « Car si un homme, dit-il, a deux femmes, l'une aimée et l'autre haïe, et que toutes deux lui donnent des enfants, lorsqu'il veut partager ses biens, il ne pourra pas attribuer les droits de l'aînée au fils de la bien-aimée (c'est-à-dire du Plaisir), car il n'est que "jeune", même si les années l'ont rendu grisonnant, mais au fils de Prudence, l'épouse haïe, le fils qui dès sa plus tendre enfance est un "aîné", il doit donner ces droits et lui attribuer ainsi une double part » (**Deut. 21:15–17**).

[50] Nous avons donné plus précisément ailleurs l'interprétation allégorique de ce fait et passons donc à la partie suivante de notre sujet. Il nous faut cependant d'abord souligner une chose : il nous est dit que Dieu, en ouvrant le sein de l'épouse haïe, a fait naître en elle des pratiques louables et des actions excellentes, tandis que celle, considérée comme aimée, est immédiatement devenue stérile.

[51] Car « le Seigneur », dit-il, « voyant que Léa était haïe, ouvrit le ventre, tandis que Rachel était stérile » (**Genèse 29:31**). N'est-ce pas alors, lorsque l'âme est enceinte et commence à porter ce qui lui convient, que tous les objets des sens deviennent stériles et incapables d'enfanter, ces objets qui trouvent accueil chez nous « par le baiser » et non par une amitié sincère ?

Chapitre 11

[52] Cette vie des sens, qu'il appelle Masek, a donc pour fils chacun d'entre nous qui honore et admire la nourrice et la mère nourricière de notre race mortelle, c'est-à-dire Sense, sur la forme tout juste façonnée de laquelle l'esprit terrestre, appelé Adam, a regardé et a donné le nom de ce qui était sa propre mort à sa vie.

[53] « Car Adam », est-il dit, « a appelé sa femme Vie, parce qu'elle est la mère de tous les êtres vivants » (**Genèse 3:20**), il s'agit sans doute de ceux qui sont véritablement morts à la vie de l'âme. Mais ceux qui sont réellement vivants ont la Sagesse pour mère, mais ils prennent la Sensation pour une servante, ouvrage de la nature destiné à servir à la connaissance.

[54] Le nom de l'enfant né de la vie que nous avons expliquée comme la « vie d'un baiser », il le présente comme Damas, ce qui est interprété comme « le sang d'une robe de sac ». Par robe de sac, il suggère le corps, et par sang la « vie du sang », et le symbolisme est très puissant et pertinent.

[55] Nous utilisons le terme « âme » dans deux sens : l'âme entière et sa partie dominante, qui est à proprement parler l'âme de l'âme, « tout comme l'œil peut désigner soit l'ensemble du globe, soit la partie la plus importante par laquelle nous voyons. » C'est pourquoi le législateur a soutenu que la substance de l'âme est double : le sang est celui de l'âme dans son ensemble, et le souffle divin, ou esprit, celui de sa partie la plus dominante. Ainsi, il dit clairement : « L'âme de toute chair est le sang » (**Lév. 17:11**).

[56] Il a raison d'attribuer le sang et son flot à l'émeute de la chair multiple, car l'un est apparenté à l'autre. D'autre part, il ne fait pas dépendre la substance de l'esprit d'une quelconque création, mais la représente comme inspirée par Dieu. Car le Créateur de toutes choses, dit-il, « souffla au visage de l'homme un souffle de vie, et l'homme devint une âme vivante » (**Gen. 2:7**) ; tout comme il nous est dit aussi qu'il a été façonné à l'image de son Créateur (**Gen. 1:27**).

Chapitre 12

[57] Nous avons donc deux sortes d'hommes : l'un, ceux qui vivent par la raison, le souffle divin ; l'autre, ceux qui vivent par le sang et les plaisirs de la chair. Ce dernier est une motte de terre modelée, l'autre est l'empreinte fidèle de l'image divine.

[58] Or, ce morceau d'argile modelé, trempé avec du sang pour eau, a un besoin impérieux de l'aide de Dieu, et c'est pourquoi nous lisons « cet Éliézer de Damas ». Or, Éliézer interprète cela comme « Dieu est mon secours », car cette masse d'argile et de sang, qui en elle-même est dissoluble et morte, se maintient et est vivifiée comme en flamme par la providence de Dieu, qui est son bras protecteur et son bouclier, puisque notre race ne peut d'elle-même rester fermement établie un seul jour.

[59] Remarquez aussi que le second fils de Moïse porte le même nom. « Le nom du second », dit-il, « était Éliézer », puis il ajoute la raison : « Car le Dieu de mon père est mon secours et m'a délivré de la main de Pharaon » (**Exode 18:4**).

[60] Mais ceux qui fréquentent encore la vie des sens et du sang subissent les attaques de l'esprit si expert à disperser les pensées et les actes pieux, l'esprit appelé Pharaon, dont la tyrannie pleine d'iniquité et de cruauté est impossible à échapper, à moins qu'Éliézer ne naisse dans l'âme et ne regarde avec espoir vers l'aide que Dieu, le seul Sauveur, peut donner.

[61] C'est aussi à juste titre que Moïse décrit Damas comme le fils non pas de son père mais de sa mère, Masek, pour nous montrer que l'âme-sang, par laquelle vivent aussi les animaux irrationnels, a une parenté avec la lignée maternelle et féminine, mais n'a aucune part dans la descendance masculine.

[62] Il n'en était pas de même pour Vertu ou Sarah, car la descendance masculine est la seule revendication d'elle, elle qui est le principe directeur des choses sans mère, engendrée de son seul père, Dieu le Père de tous. Car « en effet », est-il écrit, « elle est ma sœur du côté du père, non de la mère » (**Genèse 20:12**).

Chapitre 13

[63] Voilà pour l'éclaircissement préliminaire nécessaire ; car le problème semblait comporter des obscurités et des difficultés. Il nous faut maintenant expliquer plus précisément ce que cherche à savoir l'amateur de savoir. Il s'agit certainement de quelque chose de ce genre : « Celui qui désire la vie du sang et revendique néanmoins les choses des sens peut-il devenir l'héritier des choses divines et incorporelles ? »

[64] Non ; un seul est jugé digne de cela, le récipiendaire de l'inspiration d'en haut, d'une part céleste et divine, l'esprit entièrement purifié qui néglige non seulement le corps, mais cette autre partie de l'âme qui est dépourvue de raison et trempée dans le sang, enflammée de passions bouillonnantes et de désirs brûlants.

[65] Sa question, nous le voyons, prend cette forme : « Puisque tu ne m'as pas donné cette autre semence, celle qui est perçue mentalement, celle qui s'est instruite elle-même, celle qui a une forme divine, l'enfant de ma maison sera-t-il mon héritier, celui qui est la progéniture de la vie du sang ? »

[66] À ce moment-là, Dieu, à son tour, s'empresse de devancer l'interrogateur par un message d'instruction qui, pour ainsi dire, anticipe ses paroles. Car « Aussitôt », nous dit-on, « une voix de Dieu lui parvint, disant : "Il ne sera pas ton héritier" » (**Genèse 15:4**). Non, aucun de ceux qui tombent sous le coup de l'évidence des sens. Car ce sont les natures incorporelles qui héritent des choses intellectuelles.

[67] La formulation est choisie avec soin. Moïse ne dit pas « Dieu dit » ou « Dieu parla », mais « une voix de Dieu lui parla ». Cela suggère un appel fort, sonore et continu, adressé de manière à se répandre dans toute l'âme, de sorte qu'aucune partie ne soit laissée où ne l'ait pénétrée sa juste instruction, mais que toutes soient remplies d'un bout à l'autre d'un savoir solide.

Chapitre 14

[68] Qui donc sera l'héritier ? Non pas cette pensée qui demeure de son plein gré dans la prison du corps, mais celle qui, libérée de ses chaînes, est sortie des murs de la prison et, si l'on peut dire, a abandonné son propre moi. Car « celui qui sortira de toi », est-il dit, « sera ton héritier » (**Genèse 15:4**).

[69] C'est pourquoi, mon âme, si tu désires ardemment hériter des biens de Dieu, ne quitte pas seulement ta terre, c'est-à-dire ton corps, ta parenté, c'est-à-dire tes sens, la maison de ton père (**Gen. 12:1**), c'est-à-dire ta

parole, mais fuis aussi toi-même et sors de toi-même. Comme les possédés et les corybantes, sois rempli d'une frénésie inspirée, comme les prophètes sont inspirés.
[70] Car c'est l'esprit qui est sous l'influence divine, et qui n'est plus sous sa propre garde, mais qui est remué jusqu'à ses profondeurs et rendu fou par un désir céleste, attiré par l'existant véritable et tiré vers lui, avec la vérité pour lui montrer le chemin et éliminer tous les obstacles devant ses pieds, afin que son sentier soit facile à parcourir - tel est l'esprit qui a cet héritage.

[71] À cet esprit, je dis : « Ne crains pas de nous raconter l'histoire de ton départ des trois premiers. Car à ceux qui ont appris à prêter l'oreille aux choses de l'esprit, tu répètes toujours le même récit. » « J'ai migré du corps », répond-elle, « lorsque j'ai cessé de considérer la chair ; des sens, lorsque j'en suis venue à considérer tous les objets des sens comme n'ayant pas d'existence véritable, lorsque j'ai dénoncé ses normes de jugement comme aberrantes, corrompues et imprégnées de fausses opinions, et ses jugements comme étant conçus pour piéger, tromper et ravir la vérité hors de sa place au cœur de la nature ; de la parole, lorsque je l'ai condamnée à un long mutisme, malgré toute son exaltation et son orgueil.

[72] Grande était son audace, en effet, de tenter l'impossible tâche d'utiliser des ombres pour m'indiquer des substances, des mots pour m'indiquer des faits. Et, au milieu de toutes ses bévues, il bavardait et s'exprimait à tout va, incapable d'exprimer clairement les distinctions entre les choses qui déconcertaient son vocabulaire vague et général.

[73] Ainsi, par expérience, comme l'apprend un enfant insensé, j'ai appris que la meilleure voie était d'abandonner ces trois choses, mais de dédier et d'attribuer les facultés de chacune à Dieu, qui compacte le corps dans sa forme corporelle, qui équipe les sens pour percevoir, et étend à la parole le pouvoir de parler.

[74] Telle est la confession de l'esprit, et je lui réponds : « De même que tu as quitté les autres, quitte-toi toi-même, éloigne-toi de toi-même. » Et que signifie ce « éloignement » ? Cela signifie : « Ne garde pas pour toi-même tes dons de pensée, de détermination et de compréhension, mais apporte-les et consacre-les à Celui qui est la source de la pensée juste et de la compréhension infaillible. »

Chapitre 15

[75] Cette dédicace sera enchâssée dans le plus saint des grands sanctuaires. Car nous sentons qu'il existe deux de ces sanctuaires, l'un sensible, l'autre mental. Ce monde est la cathédrale de l'ordre sensible, le monde que l'esprit découvre de l'ordre véritablement invisible.

[76] Or, que celui qui nous a quittés et désire être le serviteur de Dieu soit l'héritier des glorieuses richesses que la nature a à offrir, Moïse l'atteste en ces mots : « Il le conduisit dehors et dit : « Regarde au ciel » » (**Gen. 15:5**). Car le ciel est le trésor des bénédictions divines. « Que l'Éternel, dit-il, t'ouvre son bon trésor, le ciel » (**Deut.**

28:12), ce ciel d'où le Donateur généreux fait pleuvoir continuellement ses joies les plus parfaites. Oui, lève les yeux, et convaincs ainsi de leurs erreurs la multitude des hommes ordinaires, la race aveugle, qui a perdu la vue qu'elle croit posséder.
[77] Comment pourrait-elle être autre chose qu'aveugle, lorsqu'elle préfère le mal au bien, le vil à l'honorable, l'injuste au juste, et de nouveau les passions inférieures aux émotions supérieures, le mortel à l'immortel ; lorsqu'une fois de plus elle fuit la voix de l'avertisseur et du censeur, et avec eux la conviction et l'instruction, tandis qu'elle accueille les flatteurs et les paroles qui conduisent au plaisir, les faiseurs de paresse, d'ignorance et de luxe ?

[78] Ainsi, seul l'homme de valeur voit, et c'est pourquoi les anciens appelaient les prophètes « voyants » (1 Sam. 9:9). Celui qui s'avance « hors » est appelé non seulement le voyant, mais le voyant de Dieu, c'est-à-dire Israël.

Mais les autres, même s'ils ouvrent un jour les yeux, les ont tournés vers la terre ; ils poursuivent les choses de la terre et leur conversation se fait avec les habitants de l'Hadès.

[79] L'un étend sa vision à l'éther et aux révolutions du ciel ; il a été entraîné aussi à rechercher avec constance la manne, qui est la parole de Dieu, la nourriture céleste incorruptible de l'âme qui se délecte de la vision. Mais les autres ne voient que les oignons et l'ail, qui causent une grande douleur et un trouble à leurs yeux et les ferment, ou les autres choses malodorantes, les poireaux et les poissons morts, qui sont une nourriture propre à l'Égypte ;

[80] « Nous nous souvenons », disent-ils, « des poissons que nous mangions en Égypte, des concombres et des courges, des poireaux, des oignons et de l'ail. Mais maintenant notre âme est desséchée, nos yeux n'ont plus que la manne pour regarder » (Nombres 11:5 , 6).

Chapitre 16

[81] Il y a aussi une portée morale dans l'expression « Il le conduisit dehors », que certains, en raison de la grossièreté de leur sens moral, ont l'habitude de tourner en ridicule. « Peut-on faire sortir quelqu'un à l'intérieur », demandent-ils, « ou, au contraire, entrer dehors ? » « Certainement », répondrais-je. Dans votre folie ridicule et irréfléchie, vous n'avez jamais appris à suivre les voies de l'âme, mais seulement celles des corps, et vous ne recherchez que leurs mouvements d'un lieu à un autre. Il vous semble donc contradictoire de sortir à l'intérieur ou d'entrer dehors. Mais nous, disciples de Moïse, ne trouvons rien de contradictoire dans de telles expressions.

[82] Ne conviendrez-vous pas que le grand prêtre dont le cœur n'est pas parfait est à la fois intérieur et extérieur, lorsqu'il accomplit les rites ancestraux dans le sanctuaire le plus intime ; intérieur dans son corps visible, extérieur dans son âme errante et vagabonde ; et qu'au contraire, celui qui aime et est aimé de Dieu, même s'il n'est pas de la lignée consacrée, bien qu'il se trouve en dehors des limites sacrées, demeure précisément à l'intérieur de celles-

ci ? Car il considère toute sa vie dans le corps comme un séjour en terre étrangère, mais lorsqu'il peut vivre dans l'âme seule, il se sent habitant de sa patrie.
[83] Tout insensé est hors du seuil, même s'il y passe toute la journée sans le quitter un instant ; et tout sage y est, même s'il en est séparé non seulement par des pays, mais même par de vastes latitudes. Et aux yeux de Moïse, un ami est si proche qu'il ne diffère en rien de notre âme, car il dit : « L'ami, qui est égal à ton âme » (**Deutéronome 13:6**).

[84] De même, selon Moïse, le prêtre, lorsqu'il entre dans le lieu très saint, « ne sera plus un homme jusqu'à ce qu'il en sorte » (**Lév. 16:17**) ; il n'est plus un homme, c'est-à-dire dans les mouvements de son âme, bien qu'au sens corporel il soit encore un homme. Car lorsque l'esprit sert Dieu dans la pureté, il n'est pas humain, mais divin. Mais lorsqu'il sert quelque chose d'humain, il change de direction et, descendant du ciel, ou plutôt tombant sur terre, en ressort, même si son corps demeure encore à l'intérieur.

[85] C'est donc à juste titre qu'il est dit : « Il l'a conduit au dehors », hors des prisons du corps, des repaires où se cachent les sens, des sophismes de la parole et de la pensée trompeuses ; il l'a surtout conduit hors de lui-même, hors de la croyance qu'il pensait et appréhendait par une intelligence qui ne reconnaissait aucune autre autorité et ne devait allégeance à aucune autre qu'à elle-même.

Chapitre 17

[86] Lorsque le Seigneur le conduisit dehors, il lui dit : « Regarde au ciel et compte les étoiles, si tu peux en compter le nombre. Telle sera ta postérité. » (**Genèse 15:5**) Le texte dit bien « ainsi » et non « autant », c'est-à-dire « en nombre égal aux étoiles ». Car il ne veut pas seulement suggérer le nombre, mais une multitude d'autres choses, telles qu'elles tendent au bonheur parfait et complet.

[87] La semence sera, dit-il, comme la vision éthérée déployée devant lui, céleste comme elle l'est, pleine de lumière sans ombre et pure comme elle l'est, car la nuit est bannie du ciel et les ténèbres de l'éther. Elle sera à l'image même des étoiles, rangées en un bel ordre, suivant un ordre immuable qui ne varie ni ne change jamais.

[88] Car il a voulu se représenter l'âme du Sage comme la contrepartie du ciel, ou plutôt, si l'on peut dire, le transcendant, un ciel terrestre ayant en lui, comme l'éther, des formes d'être pures, des mouvements ordonnés, rythmés, harmonieux, tournant selon les directives de Dieu, des rayons de vertus, suprêmement semblables à des étoiles et éblouissants. Et s'il est au-delà de nos forces de compter les étoiles visibles aux sens, combien plus vrai peut-on en dire de celles qui sont visibles à l'esprit.

[89] Car je tiens que, de même que des deux facultés de juger, l'une est meilleure et l'autre pire, puisque l'esprit est meilleur que le sens, et le sens plus terne que l'entendement, de même les objets que ces deux facultés jugent diffèrent ; et ainsi les choses intelligibles surpassent de loin en nombre les choses perceptibles par les sens. Les

yeux du corps ne sont que la plus petite partie de l'œil de l'âme. Celui-ci est comme le soleil ; les autres sont comme des bougies, dont la fonction est d'être allumées et éteintes.

Chapitre 18

[90] Les mots « Abraham crut à Dieu » (**Genèse 15:6**) sont un ajout nécessaire pour exprimer la louange due à celui qui a cru. Pourtant, peut-être se demandera-t-on : considérez-vous cela comme digne de louange ? Quand c'est Dieu qui parle et promet, qui n'y prêterait pas attention, fût-il le plus injuste et le plus impie des hommes ?

[91] À un tel questionneur, nous répondrons : « Bon monsieur, ne privez pas le Sage de son juste hommage sans un examen approfondi, ou n'affirmez pas que les indignes possèdent la plus parfaite des vertus, la foi, ou ne censurez pas notre prétention à la connaissance de cette question.

[92] Car si vous vouliez chercher plus profondément et ne pas vous limiter à la simple surface, vous comprendriez clairement que faire confiance à Dieu seul et ne lui joindre aucun autre n'est pas chose facile, en raison de notre parenté avec notre compagnon de joug, la mortalité, qui nous pousse à garder notre confiance placée dans les richesses, la réputation, la fonction, les amis, la santé, la force et bien d'autres choses.

[93] Purger chacun de ces éléments, se méfier de l'être créé, qui en lui-même est totalement indigne de confiance, se confier en Dieu, et en Lui seul, de même que Lui seul est véritablement digne de confiance, voilà la tâche d'une grande et céleste intelligence qui a cessé d'être prise au piège de tout ce qui nous entoure.

Chapitre 19

[94] Et il est bien dit que « sa foi lui fut imputée à justice » (**Gen. 15:6**), car rien n'est si juste ni si droit que de placer en Dieu seul une confiance pure et sans mélange.

[95] Pourtant, cet acte de justice et de conformité à la nature a été tenu pour une merveille en raison du manque de confiance de la plupart d'entre nous. Et c'est pour nous réprimander que le texte sacré nous dit que s'appuyer uniquement sur l'Existant, fermement et sans vaciller, bien que ce soit une merveille aux yeux des hommes qui ne possèdent pas de biens purs, n'est pas considéré comme une merveille au tribunal de la vérité, mais simplement comme un acte de justice et rien de plus.

Chapitre 20

[96] Le texte continue : « Il lui dit : Je suis le Dieu qui t'ai fait sortir du pays des Chaldéens, pour te donner ce pays en héritage » (**Gen. 15:7**). Ces paroles indiquent non seulement une promesse, mais aussi la confirmation

d'une ancienne promesse.
[97] Le bien accordé dans le passé était son abandon de la tradition céleste chaldéenne, qui enseignait le credo selon lequel le monde n'était pas l'œuvre de Dieu, mais lui-même Dieu, et que pour toutes les choses existantes, les vicissitudes du meilleur et du pire sont calculées par les courses et les révolutions ordonnées des étoiles, et que de celles-ci dépend la naissance du bien et du mal. La teneur uniforme, le mouvement uniformément ordonné des corps célestes ont incité les esprits faibles à adopter cette croyance fantastique. En effet, le nom chaldéen, lorsqu'il est interprété, correspond à la teneur uniforme ou à la planéité.

[98] Le nouveau don est l'héritage de la sagesse qui ne peut être reçue par les sens, mais qui est appréhendée par un esprit entièrement pur et clair. Par cette sagesse, la meilleure de toutes les migrations devient un fait établi : la migration de l'âme qui passe de l'astrologie à l'étude réelle de la nature, de la conjecture incertaine à la compréhension ferme, et pour lui donner sa plus vraie expression, du créé à l'incréé, du monde à son Créateur et Père.

[99] Ainsi, les oracles nous disent que ceux dont les vues sont de type chaldéen ont placé leur confiance dans le ciel, tandis que celui qui a émigré de cette demeure a placé sa confiance en Celui qui chevauche le ciel et guide le char du monde entier, Dieu. Excellent est en effet cet héritage, trop grand peut-être pour les pouvoirs de celui qui le reçoit, mais digne de la grandeur de celui qui le donne.

Chapitre 21

[100] Mais il ne suffit pas à l'amant de la sagesse d'avoir de grands espoirs et de vastes attentes à travers les promesses oraculaires. S'il ne sait pas comment il obtiendra la succession de l'héritage, cela l'irrite grandement ; tant il est assoiffé de connaissance et insatiable. C'est pourquoi il demande : « Maître, à quoi saurai-je que j'hériterai ? » (**Genèse 15:8**).

[101] On pourrait peut-être dire que cette question est incompatible avec la croyance qu'on lui attribue. C'est le douteur, nous dira-t-on, qui éprouve des difficultés ; le croyant, lui, cesse de s'interroger davantage. Il faut donc dire que les difficultés et le fait de croire existent tous deux, mais ne s'appliquent pas au même sujet. Loin de là ! Il a cru qu'il hériterait de la sagesse ; il se demande simplement comment cela se produira. Que cela se produise est un fait qu'il a pleinement et fermement saisi en vertu des promesses divines.

[102] Ainsi, son Maître, louant le désir d'apprendre qu'il manifeste, commence son instruction par une leçon rudimentaire, dont les premiers mots, et les plus essentiels, sont « prends pour moi » (**Gn 15, 9**). Une phrase courte, mais au sens large, car elle suggère de nombreuses pensées.

[103] Il nous est d'abord dit : « Vous n'avez rien de bon en vous-même, mais ce que vous pensez avoir, un autre l'a pourvu. » Nous en déduisons donc que toutes choses appartiennent à Celui qui donne, et non à la créature, la

mendiante qui tend toujours la main pour prendre.
[104] La seconde est : « Même si tu prends, ne prends pas pour toi-même, mais considère ce qui est donné comme un prêt ou un dépôt et rends-le à Celui qui te l'a confié et loué, ainsi qu'il est convenable et juste, en rendant bienveillance pour bienveillance. » C'est Lui qui a fait l'avance, c'est toi qui la rendras.

Chapitre 22

[105] Car nombreux sont ceux qui renie les dépôts sacrés et, dans leur cupidité démesurée, usent ce qui appartient à autrui comme si c'était leur bien. Mais toi, mon ami, efforce-toi de toutes tes forces, non seulement de garder intact et sans mélange ce que tu as pris, mais considère-le aussi digne de toute attention, afin que celui qui te l'a confié ne trouve rien à redire à ta garde.

[106] Or, le Créateur de tout ce qui vit t'a confié l'âme, la parole et le sens, que l'Écriture sainte appelle dans sa parabole génisse, bélier et bouc (**Gen. 15:9**). Certains, dans leur égoïsme, les rattachent aussitôt, d'autres les emmagasinent, pour les rendre quand le moment sera venu.

[107] Ceux qui s'approprient la confiance sont innombrables. Car qui de nous n'affirme pas que l'âme, le sens et la parole, tout cela lui appartient en propre, pensant que percevoir, parler, appréhender, lui appartient en propre ?

[108] Mais peu nombreux sont ceux qui gardent le dépôt comme quelque chose de saint et d'inviolable. Ceux-ci ont consacré ces trois choses, l'âme, les sens et la parole, à Dieu, car ils les ont toutes « prises » pour Dieu, et non pour eux-mêmes ; de sorte qu'ils reconnaissent naturellement que c'est par lui que viennent les activités de chacun, les réflexions de l'esprit, le langage par lequel la parole s'exprime, les images présentées aux sens.

[109] Ceux donc qui revendiquent leur propriété des trois reçoivent l'héritage que mérite leur misérable état : une âme malveillante, un chaos de passions irraisonnées, tenue en échec par une multitude de vices ; parfois malmenée par la cupidité et la luxure, comme une catin dans les ragoûts, parfois solidement liée comme dans une prison par une multitude de mauvaises actions, parquée avec des malfaiteurs, non pas de l'espèce humaine, mais des habitudes qu'un jugement unanime a déclarées dignes d'arrestation ; un discours intimidant, acerbe contre la vérité, faisant du mal à ses victimes et de la honte à ses employeurs ; un sens insatiable, absorbant toujours les objets des sens, mais par son avidité incontrôlée incapable d'atteindre la satisfaction, sans tenir compte de ses moniteurs, aveugle, sourd et moqueur à tout ce qu'ils prêchent pour son bénéfice.

[110] Mais ceux qui ont « pris », non pour eux-mêmes mais pour Dieu, ont consacré chacun des trois à Lui, les gardant pour le Propriétaire, comme en vérité sanctifiés et saints : la faculté de penser, pour qu'elle ne pense à rien d'autre qu'à Dieu et à ses excellences ; la parole, pour qu'avec une bouche débridée elle honore le Père de tous par des louanges, des hymnes et des bénédictions, pour qu'elle concentre toutes les grâces d'expression à déployer dans cette seule tâche ; le sens, pour qu'il rapporte fidèlement et honnêtement à l'âme les images que lui

présentent le monde entier dans sa portée, le ciel et la terre et les formes intermédiaires de la nature, tant les créatures vivantes que les plantes, leurs activités, leurs facultés, leurs conditions, qu'elles soient en mouvement ou au repos.
[111] Car Dieu a permis à l'esprit de comprendre par lui-même le monde de l'esprit, mais le monde visible seulement par les sens. Oh ! si l'on peut vivre avec toutes les parties de son être pour Dieu plutôt que pour soi-même, en utilisant l'œil des sens pour pénétrer les objets des sens et ainsi découvrir la vérité, en utilisant l'âme pour étudier les vérités supérieures des choses mentales et des existences réelles, en utilisant l'organe de sa voix pour louer à la fois le monde et son Créateur, on vivra une vie heureuse et bénie.

Chapitre 23

[112] C'est ce que les mots « prenez pour moi » suggèrent, à mon avis. Voici une autre illustration. Lorsque Dieu a voulu faire descendre du ciel sur la terre l'image de l'excellence divine par pitié pour notre race, afin qu'elle ne perde pas sa part du meilleur sort, il a construit comme symbole de la vérité le saint tabernacle et son contenu pour être une représentation et une copie de la sagesse.

[113] Car l'oracle nous dit que le tabernacle « a été dressé au milieu de nos impuretés » (**Lév. 16:16**) afin que nous ayons de quoi récurer et laver tout ce qui souille notre vie, misérable et chargée de mauvaise réputation comme elle l'est.

Considérons donc comment il leur a demandé de contribuer aux moyens nécessaires à la construction du tabernacle. « L'Éternel parla à Moïse », dit-il, « Parle aux enfants d'Israël, et prenez pour moi les prémices ; de tous ceux qui le désirent dans leur cœur, vous prendrez mes prémices. » (**Exode 25:1** , 2)

[114] Nous avons donc ici aussi une exhortation à ne pas prendre pour nous-mêmes, mais pour Dieu, en considérant attentivement qui est le Donateur et en ne portant aucun dommage aux dons, mais en les conservant intacts et sans défaut, toujours parfaits et complets. En consacrant les commencements à Dieu, Moïse nous enseigne une vérité élevée. Car en effet, les commencements des choses, tant matérielles qu'immatérielles, se trouvent être de Dieu seul.

[115] Examinez attentivement, si vous voulez connaître, chaque espèce de plantes, chaque créature vivante, chaque art, chaque science. Qu'en est-il des premiers commencements des plantes ? Consistent-ils en la graine semée par le cultivateur, ou sont-ils les œuvres invisibles d'une nature invisible ? Qu'en est-il de la génération des hommes et des autres animaux ? Les parents ne sont-ils pas en quelque sorte les accessoires, tandis que la nature est la cause originelle, la plus ancienne et la véritable cause ?

[116] Il en va de même pour les arts et les sciences. La nature n'est-elle pas le fait sous-jacent, la source, la racine, le fondement, ou quel que soit le nom que l'on donne au commencement qui précède tout le reste ? Le savoir de

chaque science n'est-il pas une superstructure bâtie sur la nature ? Or, si nous ne partons pas de là comme base, tout ce savoir est imparfait ? C'est ce qui, je suppose, a poussé quelqu'un à dire cela avec tant de justesse.
Le début est la moitié du tout.

Dans ces mots, le sens caché de « commencement » est la nature, la racine sous-jacente en quelque sorte, le cadre nécessaire à la croissance dans chaque cas, au crédit duquel l'auteur a attribué la moitié du tout.

Chapitre 24

[117] Ce n'est donc pas sans raison que l'oracle a consacré les « commencements » au grand Guide, Dieu. Et ailleurs, il dit : « L'Éternel parla à Moïse, disant : Consacre-moi tout premier-né, premier-né de la génération, de tout premier-né parmi les enfants d'Israël, depuis l'homme jusqu'à l'animal. Il m'appartient. » (**Exode 13:1** , 2)

[118] Ainsi, il est admis ici aussi que les premiers en temps et en valeur sont les biens de Dieu, et surtout les premiers en génération. Car puisque le genre est en tout cas indestructible, il sera justement attribué à Dieu indestructible. Et cela est vrai aussi de celui qui ouvre le sein de tout, de l'homme, c'est-à-dire de la raison et de la parole, à la bête, c'est-à-dire des sens et du corps.

[119] Car celui qui ouvre le sein de chacun d'eux, de l'esprit, aux appréhensions mentales, de la parole, aux activités de la voix, des sens, pour recevoir les images que lui présentent les objets, du corps, aux mouvements et aux postures qui lui sont propres, est l'artisan invisible et séminal, le Verbe divin, qui sera dûment consacré à son Père.

[120] Et comme les commencements appartiennent à Dieu, ainsi appartiennent aussi les fins. Moïse en témoigne lorsqu'il ordonne de mettre à part et d'accorder la fin au Seigneur (**Nombres 31:28** et suivants). Et ce qui se passe dans le monde en témoigne aussi.

[121] Comment cela ? demandez-vous. Chez la plante, la graine est le commencement et le fruit la fin, et tous deux sont l'œuvre de la nature, non de l'agriculture. De même, en science, le commencement, comme on l'a montré, est la nature, mais sa limite est en réalité hors du champ des possibilités humaines. Car nul n'atteint la perfection dans aucune de ses activités, mais indubitablement toute perfection et toute finalité appartiennent à Un seul. C'est pourquoi nous sommes volontiers à parcourir la frontière entre le commencement et la fin, apprenant, enseignant, cultivant, et quel que soit le travail que nous accomplissons, travaillant à la sueur de notre front, pour ainsi dire, afin que la simple créature puisse sembler accomplir quelque chose.

[122] Moïse reconnaît encore plus clairement que les commencements et les fins sont voulus par Dieu, lorsqu'il dit dans le récit de la création : « Au commencement, il fit » (**Gn 1, 1**), et ensuite : « Dieu acheva les cieux et la terre » (**Gn 2, 1** , 2).

[123] Ainsi, dans le texte que nous traitons, il dit : « Prenez pour moi », se donnant ainsi ce qui lui est dû et nous exhortant à ne pas falsifier les dons, mais à les conserver d'une manière digne du Donateur. Et encore ailleurs, Celui qui n'a besoin de rien et ne prend donc rien reconnaîtra qu'il « prend » afin de nous former à la piété, d'implanter le zèle pour la sainteté et de nous inciter à son service, comme celui qui accueille et accepte l'hommage volontaire et le service sincère de l'âme.

[124] Car il dit : « Voici, j'ai pris les Lévites à la place de tous les premiers-nés d'Israël ; ils seront leur rançon » (**Nombres 3:12**). Ainsi donc, nous prenons et donnons, mais au sens plein du terme, nous ne faisons que prendre ; c'est par licence de langage que nous sommes dits donner, pour les raisons que j'ai mentionnées. Notez qu'il donne aux Lévites un nom correct en les appelant « rançon ». Car rien ne rachète mieux l'esprit et le rend libre que de se réfugier auprès de Dieu et de devenir son suppliant. Et telle est la profession de la tribu consacrée de Lévi.

Chapitre 25

[125] Nous avons dit ce qui convenait sur ces points. Revenons maintenant au sujet initial, car nous avons remis à plus tard une grande partie de ce qui exige une discussion précise. « Prends-moi, dit-il, une « génisse » dételée, intacte, tendre, jeune et fraîche d'esprit, c'est-à-dire une âme qui peut facilement recevoir direction, instruction et domination ; « prends-moi un bélier », c'est-à-dire une parole active dans l'argumentation et pleinement développée, capable d'analyser et de réfuter les sophismes des controversistes et d'assurer à son possesseur une vie sûre et bien ordonnée ;

[126] Prenez pour moi aussi le sens qui s'élance et s'élance vers le monde sensible, c'est-à-dire la chèvre ; et prenez-les tous âgés de trois ans, c'est-à-dire formés selon le nombre parfait avec commencement, milieu et fin.

Et prenez encore pour moi une tourterelle et un pigeon, c'est-à-dire la raison divine et la raison humaine, tous deux des créatures ailées, habiles par la pratique à s'élever rapidement, mais différant l'une de l'autre, comme le genre diffère de l'espèce, ou la copie de l'archétype.

[127] Car la Sagesse divine aime la solitude, car elle l'aime à cause du Dieu solitaire qui est son maître, et c'est pourquoi, dans une parabole, elle est appelée la tourterelle. L'autre est douce, apprivoisée et sociable, fréquentant les villes des hommes et se plaît à habiter avec les mortels. Les hommes la comparent à un pigeon.

Chapitre 26

[128] Je crois que Moïse a parlé de ces vertus dans une allégorie lorsqu'il a nommé les sages-femmes des Hébreux, Séphora et Pouah (**Exode 1:15**), car Séphora signifie par interprétation « oiseau » et Pouah « roux ». C'est une

propriété particulière de la sagesse divine qu'elle s'élève toujours haut comme un oiseau, de la sagesse humaine qu'elle implante la modestie et la discrétion ; et le fait de rougir, là où la matière exige le rougissement, est la preuve la plus claire de la présence de ces qualités.
[129] « Abraham prit tout cela pour lui » (**Genèse 15:10**), dit le texte. Ces paroles font l'éloge de l'homme de valeur qui garde fidèlement et honnêtement le dépôt sacré qu'il a reçu de l'âme, des sens et de la parole, de la sagesse divine et de la connaissance humaine, mais ne le garde pas pour lui-même, mais uniquement pour celui qui l'a confié.

[130] Il poursuit ensuite : « Il les divisa par le milieu », mais il n'ajoute pas qui est ce « il ». Il souhaite que vous pensiez à Dieu, qui ne peut être montré, comme séparant par le Séparateur de toutes choses, c'est-à-dire sa Parole, toute la succession des choses matérielles et immatérielles dont les natures nous apparaissent liées et unies. Cette Parole séparatrice, aiguisée jusqu'à un tranchant extrême, ne cesse jamais de diviser.

[131] Car lorsqu'elle a traité de tous les objets sensibles jusqu'aux atomes et à ce que nous appelons « indivisibles », elle passe d'eux au domaine de l'observation de la raison et procède à sa division en un nombre immense et infini de parties. Elle divise les « lames d'or », comme le dit Moïse, « en cheveux » (**Exode 37:10**), c'est-à-dire en longueurs sans largeur, comme des lignes immatérielles.

[132] Il divisa donc chacune des trois parties du milieu : l'âme en rationnel et irrationnel, la parole en vrai et faux, le sens en représentations, où l'objet est réel et appréhendé, et les représentations où il ne l'est pas. Il plaça aussitôt ces sections « opposées », le rationnel à l'irrationnel, le vrai au faux, l'appréhensif au non-appréhensif. Il laissa les oiseaux indivisibles, car les formes incorporelles et divines de la connaissance ne peuvent être divisées en opposés conflictuels.

Chapitre 27

[133] Le sujet de la division en parties égales et en contraires est vaste, et son examen est essentiel. Nous ne l'omettrons ni ne le prolongerons, mais l'abrégerons autant que possible et nous contenterons des points essentiels. De même que le grand Artisan a divisé notre âme et nos membres en leur milieu, de même, lorsqu'il a façonné le monde, il s'est occupé de l'être de tout ce qui est.

[134] Il prit cela et commença à le diviser comme suit. Il fit d'abord deux sections, l'une lourde et l'autre légère, distinguant ainsi l'élément dense de l'élément rare. Puis il divisa de nouveau chacune de ces deux parties, l'élément rare en air et feu, l'élément dense en eau et terre, et il posa ces quatre-là comme premiers fondements, pour être les éléments sensibles du monde sensible.

[135] Il fit encore une seconde division entre le lourd et le léger, selon des principes différents. Il divisa le léger en froid et en chaud, donnant au froid le nom d'air et au chaud naturel celui de feu. Il divisa le lourd en humide et

sec, et il appela le sec « terre » et l'humide « eau ».
[136] Chacun d'eux fut soumis à de nouvelles dissections. La terre fut divisée en continents et en îles, l'eau en mers et rivières, en potable et en imbuvable, l'air en changements qui marquent l'été et l'hiver, et le feu en une variété simplement utile, qui est aussi vorace et destructrice, et d'autre part en une variété conservatrice qui fut mise à part pour former le ciel.

[137] De même qu'il a divisé les principaux constituants de l'univers, il a aussi divisé leurs subdivisions. Ceux-ci sont en partie vivants et en partie inanimés. Parmi les inanimés, certains restent au même endroit, maintenus ensemble par le lien de la « cohésion » ; d'autres se meuvent par expansion, sans changer de position, vivifiés par une croissance naturelle et inconsciente ; et parmi eux, ceux qui sont d'origine sauvage produisent des fruits sauvages, qui servent de nourriture aux bêtes des champs. D'autres sont d'origine cultivable, dont la gestion est une charge attribuée à l'agriculture, et ceux-ci produisent des fruits pour le plaisir de l'animal le plus éloigné de la nature sauvage, c'est-à-dire l'homme.

[138] De plus, comme il avait divisé les inanimés, il a fait de même avec ceux qui participent à la vie, distinguant les unes comme rationnelles, les autres comme irrationnelles. Puis il a de nouveau divisé chacune d'elles. Il a divisé les irrationnels en domestiqués et indomestiqués, et les rationnels en immortels et mortels.

[139] Il a divisé le monde mortel en deux parties : l’une, hommes, l’autre, femmes. Et tout en suivant un principe, il a divisé le règne animal en mâles et femelles, il l’a aussi soumis à d’autres divisions nécessaires, qui ont distingué les animaux ailés des animaux terrestres, ceux-ci des animaux aquatiques, ces derniers étant intermédiaires entre les deux autres.

[140] Ainsi Dieu aiguisa le tranchant de sa Parole qui coupe tout, et divisa l'être universel, qui auparavant était sans forme ni qualité, et les quatre éléments du monde qui furent formés par ségrégation de lui, et les animaux et les plantes qui furent formés avec eux comme matériaux.

Chapitre 28

[141] Mais le texte ne dit pas seulement « Il a divisé », mais aussi « Il les a divisés au milieu » ; et il est donc nécessaire de faire quelques remarques au sujet des sections égales, car lorsque quelque chose est divisé exactement au milieu, cela produit des sections égales.

[142] Or, nul ne peut diviser quoi que ce soit en sections égales avec exactitude, sans que l'une des sections soit forcément plus petite ou plus grande que l'autre. Même s'il n'y a pas de grande différence, il doit toujours y en avoir une petite qui échappe facilement à notre perception, qui, par nature et par habitude, établit le contact avec des masses de plus grand volume, mais est incapable de saisir celles qui ne peuvent être divisées.

[143] Aucune créature ne produit l'égalité si l'on la juge selon la vérité sans préjugés. Il semble donc que Dieu seul soit exact dans son jugement et seul capable de « partager » les choses matérielles et immatérielles, de telle sorte qu'aucune partie ne soit plus grande ou plus petite qu'une autre, même d'une différence infinitésimale, et que chacune puisse participer à l'égalité absolue et plénière.

[144] Or, si l'égalité n'avait qu'une seule forme, ce qui a été dit suffirait ; mais comme elle a plusieurs formes, il ne faut pas craindre d'y ajouter ce qui convient.

Le terme « égal » s'applique d'une certaine manière aux nombres, comme lorsque nous disons que deux est égal à deux, et trois à trois, et de même aux autres nombres. Il s'applique d'une autre manière aux grandeurs, dont les dimensions sont les longueurs, les largeurs et les profondeurs. Car une paume est égale à une autre paume, et une coudée à une autre coudée en grandeur. D'autres choses encore sont égales en capacité ou en force, comme c'est le cas pour les poids et les mesures de contenu.

[145] Une forme essentielle d'égalité est la proportionnelle, dans laquelle le petit nombre est considéré comme égal au grand nombre, et le petit comme le plus grand. Ce principe est souvent utilisé par les États lors d'occasions particulières, lorsqu'ils ordonnent à chaque citoyen de contribuer de manière égale à partir de ses biens, non pas numériquement, mais proportionnellement à la valeur de son patrimoine, de sorte que celui qui a payé 100 drachmes peut être considéré comme ayant donné une somme égale à celui qui a payé un talent.

Chapitre 29

[146] À la lumière de cette esquisse préliminaire, observez comment Dieu, en « divisant par le milieu », a effectivement divisé également selon toutes les formes d'égalité, lorsqu'il a créé l'univers. Premièrement, quant à l'égalité du nombre, il a rendu les parties légères égales en nombre aux parties lourdes, la terre et l'eau qui sont lourdes étant deux, et le feu et l'air qui sont naturellement légers étant également deux. De plus, par cette division, nous avons un et un dans le plus sec et le plus humide, c'est-à-dire la terre et l'eau, et dans le plus froid et le plus chaud, c'est-à-dire l'air et le feu. De même, nous avons un et un dans l'obscurité et la lumière, dans le jour et la nuit, en hiver et en été, au printemps et en automne, et dans les autres exemples de même nature.

[147] Pour l'égalité de grandeur, il nous a donné les cercles parallèles dans le ciel, ceux de l'équinoxe au printemps et en automne, et ceux du solstice en été et en hiver, tandis que sur la terre il y a les zones, dont deux sont égales entre elles, savoir celles qui jouxtent les pôles, froides et par conséquent inhabitées, et deux qui sont bordées par cette dernière et la zone torride, ces deux habitables, nous dit-on, à cause de leur climat tempéré, l'une d'elles du côté sud et l'autre du côté nord.

[148] Les intervalles de temps sont également égaux en longueur, le jour le plus long étant égal au jour le plus long et le plus court étant égal au plus court, et les deux jours et nuits étant à mi-chemin. L'égalité de grandeur

des autres jours et nuits se manifeste particulièrement bien lors des équinoxes.
[149] Car depuis l'équinoxe de printemps jusqu'au solstice d'été, on enlève continuellement quelque chose à la nuit et on l'ajoute au jour, jusqu'à ce que le jour le plus long et la nuit la plus courte soient enfin atteints. Et après le solstice d'été, le soleil revient sur sa trajectoire initiale, sans se déplacer ni plus vite ni plus lentement, mais avec les mêmes intervalles constants, et maintenant ainsi une vitesse égale, il atteint l'équinoxe d'automne, et après avoir complété l'égalité du jour et de la nuit, commence à augmenter la nuit et à diminuer le jour jusqu'au solstice d'hiver.

[150] Et lorsqu'il a amené la nuit à son maximum et le jour à son maximum, il revient en arrière en observant les mêmes intervalles et arrive à l'équinoxe de printemps. De cette façon, les intervalles de temps, bien qu'ils semblent inégaux, peuvent prétendre à l'égalité de grandeur, non pas à la même époque, mais à des saisons différentes de l'année.

Chapitre 30

[151] On peut observer à peu près la même chose chez les animaux vivants, et particulièrement chez l'homme. En effet, un pied ou une main est de grandeur égale à l'autre, et dans presque tous les cas, le côté droit est égal au côté gauche.

Quant à l'égalité de force ou de capacité, il existe une multitude d'exemples dans les substances humides et sèches, dont nous formons notre estimation au moyen de mesures de contenu, de balances et autres éléments similaires.

[152] Quant à l'égalité proportionnelle, nous la trouvons pratiquement dans tout ce qui est grand ou petit, dans le monde entier. Ceux qui ont examiné le plus attentivement les faits de la nature disent que les quatre éléments sont proportionnellement égaux, et que le monde entier a reçu et conserve à jamais sa structure, en étant composé selon cette même proportion, qui a assigné une mesure égale à chacune des parties.

[153] Ils nous disent aussi que nos quatre constituants, sec, humide, froid et chaud, ont été mélangés et harmonisés par l'égalité proportionnelle et que nous ne sommes rien de plus qu'un composé des quatre facteurs mélangés selon ce principe.

Chapitre 31

[154] Si nous examinions chaque cas, nous pourrions prolonger la considération du sujet à l'infini. Car nous constaterions, à l'observation, que les plus petits animaux sont proportionnellement égaux aux plus grands, comme l'hirondelle à l'aigle, le mulet à la baleine et la fourmi à l'éléphant. Car leur corps, leur âme et leurs

sentiments, qu'ils soient de douleur ou de plaisir, ainsi que leurs affinités et leurs aversions et toutes les autres sensations dont la nature animale est capable, sont, à peine une exception près, semblables lorsqu'ils sont égalisés par la règle de proportion.
[155] Sur ce principe, certains ont osé affirmer que le petit homme animal est égal au monde entier, parce que chacun est constitué d'un corps et d'une âme raisonnable, et ils déclarent ainsi que l'homme est un petit monde et alternativement le monde un grand homme.

[156] Leur déclaration n'est pas hors de propos. Ils estiment que l'art magistral de Dieu, par lequel il a créé toutes choses, est tel qu'il ne souffre ni élévation ni abaissement d'intensité, mais demeure toujours le même, et que, par son excellence transcendante, il a créé à la perfection chaque chose qui existe, chaque nombre et chaque forme qui tend à la perfection étant pleinement utilisés par le Créateur.

Chapitre 32

[157] Car il jugeait également du petit et du grand, pour reprendre les paroles de Moïse (**Deut. 1:17**), lorsqu'il engendrait et façonnait chaque chose, et il ne se laissait pas conduire par l'insignifiance de la matière à diminuer, ni par sa splendeur à augmenter, l'art qu'il appliquait.

[158] Car tous les artisans réputés, quels que soient les matériaux qu'ils utilisent, qu'ils soient coûteux ou bon marché, souhaitent les utiliser de manière à ce que leur travail soit digne d'éloges. En fait, on a vu des gens produire un travail de meilleure qualité avec des substances moins chères qu'avec des substances plus coûteuses ; leur sens du beau était accru et, par une science accrue, ils souhaitaient compenser l'infériorité des matériaux.

[159] Mais Dieu n'honore aucun matériau, et c'est pourquoi il leur a accordé à tous le même art, et dans une égale mesure. C'est pourquoi, dans les Saintes Écritures, nous lisons : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici, cela était très bon » (**Genèse 1:31**), et les choses qui reçoivent la même louange doivent être d'un égal honneur aux yeux de celui qui les loue.

[160] Or, Dieu ne louait pas la matière qu'il avait employée pour son œuvre, matière sans âme, discordante et dissoluble, et en effet en elle-même périssable, irrégulière, inégale, mais il louait les œuvres de son propre art, qui étaient accomplies par un seul exercice de puissance égale et uniforme, et par une connaissance toujours une et la même. Et ainsi, selon les règles de proportion, tout était considéré comme semblable et égal à tout le reste, selon le principe que suivaient son art et sa connaissance.

Chapitre 33

[161] Moïse aussi se montre plus que tous les autres un chantre de l'égalité ; d'abord en louant toujours et partout la justice, dont la propriété particulière est, comme son nom lui-même semble l'indiquer, de diviser en deux parties égales les choses matérielles et immatérielles ; ensuite en censurant l'injustice, créatrice de l'inégalité dans sa forme la plus odieuse.

[162] L'inégalité est la mère des jumeaux, guerre étrangère et guerre civile, tout comme son contraire, l'égalité, est la mère de la paix. Moïse présente très clairement sa glorification de la justice et sa censure de l'injustice, lorsqu'il dit : « Vous ne ferez rien d'injuste dans le jugement, dans les mesures, dans les poids, dans les balances ; vos balances seront justes, vos poids justes, vos mesures justes, et votre quart juste » (**Lév. 19:35** , 36) et dans le Deutéronome : « Il n'y aura pas dans ton sac deux poids, grands ou petits ; il n'y aura pas dans ta maison deux mesures, grandes ou petites. Tu auras un poids vrai et juste, afin que tes jours se prolongent dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne en héritage. Car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Éternel, quiconque commet l'injustice » (**Deut. 25:13-16**).

[163] Ainsi donc, le Dieu qui aime la justice hait et a en horreur l'injustice, source de factions et de maux.

Quant à l'égalité, nourrice de la justice, où le Législateur ne manifeste-t-il pas son approbation ? Nous la trouvons d'abord dans le récit de la création du ciel tout entier. « Dieu sépara », dit-il, « la lumière d'avec les ténèbres, et Dieu appela la lumière jour et les ténèbres nuit » (**Gn 1, 4-5**).

[164] Car l'égalité donnait au jour et à la nuit, à la lumière et aux ténèbres, leur place parmi les choses qui sont. L'égalité divisait aussi l'être humain en homme et en femme, deux groupes inégaux certes en force, mais parfaitement égaux quant au but urgent de la nature : se reproduire dans une troisième personne. « Dieu fit l'homme », dit-il, « le fit à l'image de Dieu. Homme et femme il les fit » – non plus « lui », mais « eux » (**Genèse 1:27**). Il conclut par le pluriel, reliant ainsi au genre humanité l'espèce qui avait été divisée, comme je l'ai dit, par l'égalité.

Chapitre 34

[165] Il mentionne ensuite le froid et le chaud, l'été et le printemps, les saisons de l'année, comme étant séparées par le même diviseur, l'égalité (**Gen. 8:22**). De plus, les trois jours précédant la création du soleil sont en nombre égal aux trois qui l'ont suivi (**Gen. 1:5** et suivants), les six étant divisés par l'égalité pour exprimer le temps et l'éternité. Car Dieu a consacré les trois jours précédant le soleil à l'éternité, et les trois jours suivant au temps, qui est une copie de l'éternité.

[166] Et les puissances premières de l'Existant, à savoir celle par laquelle Il a façonné le monde, le bienfaisant, qui est appelé Dieu, et celle par laquelle Il gouverne et commande ce qu'Il a fait, c'est-à-dire le punitif, qui porte le nom de Seigneur, sont, comme Moïse nous le dit, séparées par Dieu Lui-même se tenant au-dessus et au milieu

d'elles. « Je te parlerai », est-il dit, « au-dessus du propitiatoire, au milieu des deux Chérubins » (**Exode 25:21**). Il veut montrer que les puissances primordiales et les plus hautes de l'Existant, le bienfaisant et le punitif, sont égales, ayant Lui pour les diviser.

Chapitre 35

[167] De plus, les plaques des dix lois générales, qu'il appelle tables, ne sont-elles pas deux, égales en nombre aux parties de l'âme, rationnelle et irrationnelle, qui doivent être éduquées et châtiées ? Ces tables aussi ont été taillées par le divin Législateur, et par lui seul. Car « les tables étaient l'ouvrage de Dieu et l'écriture qui y était gravée était l'écriture de Dieu, gravée sur les tables » (**Exode 32:16**).

[168] De plus, les dix mots qui les concernent, ordonnances divines au sens propre du terme, sont divisés également en deux séries de cinq, les premières comprenant les devoirs envers Dieu, et les autres les devoirs envers les hommes.

[169] Le premier commandement parmi les devoirs envers Dieu s'oppose au polythéisme et enseigne que le monde a un seul maître. Le second nous interdit de faire des dieux de choses qui ne sont pas les causes de l'existence, en recourant à l'art malfaisant du peintre et du sculpteur que Moïse expulsa de son royaume et condamna à un bannissement perpétuel. Le but de cette loi est que le seul et vrai dieu soit dûment honoré.

[170] Le troisième concerne le nom du Seigneur, non pas ce nom dont la connaissance n'a jamais atteint le monde du simple devenir – Celui qui est ne peut être nommé par des mots – mais le nom donné à ses Puissances. Il nous est commandé de ne pas prononcer ce nom en vain. Le quatrième concerne le nombre Sept, toujours vierge, orphelin de mère. Son but est que la création, observant l'inaction qu'elle entraîne, se souvienne de Celui qui fait toutes choses invisiblement.

[171] Le cinquième concerne l'honneur des parents. Il est de nature sacrée, car il ne s'agit pas des hommes, mais de Celui qui fait que toutes choses soient semées et viennent à l'existence, par qui le père et la mère semblent engendrer, bien qu'ils ne le fassent pas réellement, mais soient les instruments de la génération.

[172] Ce commandement a été gravé à la frontière entre l'ensemble des cinq commandements qui fondent la piété envers Dieu et l'ensemble qui comprend les interdictions d'actes injustes envers nos semblables. La filiation mortelle n'est que la forme ultime que prennent les puissances immortelles. De par leur nature, elles engendrent toutes choses, mais ont aussi permis à la mortalité, au stade ultime, de copier leur art créateur et d'engendrer. Car Dieu est la cause première de la génération, mais l'espèce la plus basse et la moins honorée, l'espèce mortelle, est la cause ultime.

[173] L'autre série de cinq interdit l'adultère, le meurtre, le vol, le faux témoignage et la convoitise. Ce sont des règles générales interdisant pratiquement tous les péchés, et les péchés spécifiques peuvent y être rapportés dans chaque cas.

Chapitre 36

[174] Passons à un autre sujet : on retrouve la même division en parts égales dans les sacrifices permanents, tant dans l'oblation de fleur de farine, que les prêtres offrent pour eux-mêmes, que dans celle offerte au nom de la nation, constituée des deux agneaux qu'ils sont tenus d'apporter. Dans les deux cas, la loi prescrit que la moitié des offrandes mentionnées sera sacrifiée le matin et l'autre moitié le soir (**Lév. 6:20** ; **Ex. 29:38** , 39), afin que Dieu soit remercié pour les bénédictions qu'il répand sur tous, le jour comme la nuit.

[175] Observez aussi les pains disposés sur la table sainte, comment les douze sont divisés en parts égales et placés en groupes de six chacun, comme mémoriaux des douze tribus, la moitié d'entre elles appartenant à Léa ou Vertu, la mère de six patriarches, et l'autre moitié aux enfants de Rachel et aux fils illégitimes des concubines.

[176] Vous voyez aussi comment les deux émeraudes sur la longue robe, l'une à droite et l'autre à gauche, sont divisées également, sur lesquelles sont gravés les noms des douze patriarches, six sur chacun, inscrits par gravure divine, pour nous rappeler les êtres divins (**Ex. 28:9–12**).

[177] Moïse ne prend-il pas encore deux montagnes, c'est-à-dire symboliquement deux sortes de montagnes, et ne les distingue-t-il pas de nouveau selon une égalité proportionnelle, assignant l'une à ceux qui bénissent, l'autre à ceux qui maudissent ? Puis il place sur elles les douze patriarches (**Deut. 27:11-13**) pour montrer à ceux qui ont besoin d'avertissement que les malédictions sont égales en nombre et en valeur (si l'on peut dire sans offenser personne).

[178] Car les louanges données aux bons et les blâmes donnés aux méchants sont également utiles, puisque, aux yeux des hommes sensés, éviter le mal et choisir le bien sont une seule et même chose.

Chapitre 37

[179] Je suis également profondément impressionné par le contraste entre les deux boucs offerts en expiation, et par la différence de sort qui leur est assignée, même lorsque la division est effectuée par ce diviseur incertain et fortuit qu'est le sort. Nous voyons deux façons de penser : l'une, qui se préoccupe des choses de la vertu divine, est consacrée et dédiée à Dieu ; l'autre, dont les aspirations se tournent vers la pauvre et misérable humanité, est assignée à la création, l'exilée. Car le sort qui est échu à la création est appelé par les oracles le sort du renvoi (**Lév. 16:8**), car la création est une vagabonde sans abri, bannie loin de la sagesse.

[180] De plus, la nature abonde en choses qui portent une forme ou une marque, et d'autres qui n'en portent pas, comme c'est le cas pour les pièces de monnaie. Vous remarquerez comment le Séparateur invisible les divise toutes en parts égales et attribue celles qui sont approuvées par leur marque à l'amateur d'instruction, mais celles qui n'ont ni marque ni marque à l'homme ignorant. Car il nous est dit : « Ce qui n'était pas marqué échut à Laban, et ce qui était marqué à Jacob » (**Genèse 30:42**).

[181] Car l'âme est un bloc de cire, comme disait un ancien, et si elle est dure et résistante, elle rejette et secoue les empreintes tentées et reste inévitablement une masse informe, tandis que si elle est docile et raisonnablement soumise, elle laisse les empreintes s'enfoncer profondément en elle, et reproduisant ainsi la forme du sceau conserve les formes imprimées sur elle, au-delà de toute possibilité d'effacement.

Chapitre 38

[182] Merveilleuse aussi est la distribution égale du sang sacrificiel que le grand prêtre Moïse, suivant les directives de la nature, fit. Il prit, lisons-nous, la moitié du sang et la versa dans des bols à mélanger, et l'autre moitié sur l'autel (**Exode 24:6**), pour nous montrer que la sagesse sacrée est de double nature, divine et humaine.

[183] L'espèce divine est sans mélange ni infusion et est donc versée en offrande à Dieu, qui ne connaît ni mélange ni infusion et qui, dans son isolement, est une unité. Mais l'humain est mêlé à l'infusion et ainsi dispersé sur nous, qui sommes un produit mixte et composé de l'infusion, pour créer en nous l'unité d'esprit et la communion, et en fait un « mélange » de nos diverses parties et de nos diverses conduites. Mais la partie de l'âme qui est exempte de mélange et d'infusion est l'esprit dans sa parfaite pureté.

[184] Cet esprit empli du souffle de l'inspiration venue du ciel est protégé de la maladie et des blessures, puis réduit à un seul élément, rendu dans son intégralité comme une sainte libation à Celui qui l'a inspiré et l'a protégé de tout mal susceptible de lui nuire. Les sens sont mixtes, et c'est pour cela que la nature a créé les bols à mélanger appropriés.

[185] Les yeux sont les coupes de la vue, les oreilles de l'ouïe, les narines de l'odorat, et chacun des autres a son récipient approprié. Sur ces coupes, le Saint Verbe verse son sang, désirant que notre partie irrationnelle soit vivifiée et devienne en quelque sorte rationnelle, suivant les cours divins de l'esprit et purifiée des objets des sens qui l'attirent de toute leur force trompeuse et séduisante.

[186] Et le didrachmon consacré n'était-il pas réparti selon le même principe ? Nous sommes censés en consacrer la moitié, la drachme, et la payer en rançon pour notre âme (**Exode 30:12** , 13), que Dieu, seul véritablement libre et dispensateur de liberté, libère d'une main puissante de la tyrannie cruelle et amère des passions et des méfaits, si nous le supplions, parfois même sans notre supplication. L'autre moitié, nous devons la laisser à

l'espèce d'esclaves et de non-libres dont fait partie celui qui dit : « J'aime mon maître », c'est-à-dire « l'esprit qui règne en moi », et ma femme, c'est-à-dire « le sens », l'amie et la gardienne de la maisonnée des passions, « et les enfants », c'est-à-dire les mauvais enfants des passions. « Je ne sortirai pas libre » (**Exode 21:5**).
[187] Car à une espèce telle que sa part dans le didrachmon, il faut nécessairement donner le sort qui n'est pas un sort, le sort du renvoi qui est l'opposé de la drachme consacrée. La drachme est une unité, et une unité n'admet ni addition ni soustraction, étant l'image de Dieu qui est seul dans son unité et pourtant a la plénitude.

[188] Les autres choses sont en elles-mêmes sans cohérence, et si elles sont condensées, c'est parce qu'elles sont tenues fermement par le Verbe divin, qui est un ciment et un lien, remplissant toutes choses de son être. Celui qui lie et tisse chaque chose séparément est, en vérité, littéralement plein de lui-même et n'a besoin de rien d'autre.

Chapitre 39

[189] C'est donc avec raison que Moïse dira : « Le riche n'ajoutera rien, et le pauvre ne retranchera rien de la moitié du didrachmon » (**Exode 30:15**). Cette moitié, comme je l'ai dit, est à la fois une drachme et une unité, à laquelle chaque nombre pourrait bien s'adresser selon les mots du poète :

Avec toi je cesserai, avec toi je commencerai.

[190] Car toute la série des nombres jusqu'à l'infini multipliée par l'infini finit lorsqu'elle est résolue dans l'unité et commence par l'unité lorsqu'elle est disposée dans une série illimitée. Et donc ceux qui étudient ces questions déclarent que l'unité n'est pas du tout un nombre, mais l'élément et la source d'où naît le nombre.

[191] De plus, la nourriture céleste de l'âme, la sagesse, que Moïse appelle « manne », est distribuée à tous ceux qui veulent l'utiliser en parts égales par le Verbe divin, soucieux avant tout de maintenir l'égalité. Moïse en témoigne par ces mots : « Celui qui avait beaucoup n'avait pas trop, et celui qui avait moins ne manquait de rien » (**Exode 16:18**), lorsqu'ils ont mesuré selon l'admirable et précieuse mesure de la proportion. Et par là, nous comprenons que, lorsque chacun a amassé ses propres biens, ces biens ne sont pas tant des êtres humains que des pensées et des dispositions. Car ce qui échoit à chacun était si bien réparti qu'il n'y a eu ni manque ni surabondance.

Chapitre 40

[192] Nous pouvons trouver un exemple similaire de cette égalité proportionnée dans ce qu'on appelle la Pâque, qui a lieu lorsque l'âme étudie pour désapprendre la passion irrationnelle et expérimente de son propre gré la forme supérieure de passion que la raison sanctionne.

[193] Car il est établi que « s'il y en a peu dans la maison, de sorte qu'il n'y en a pas assez pour les brebis, ils prendront chez le voisin le plus proche, selon le nombre des âmes, afin que chacun puisse calculer ce qui lui suffit » (**Ex. 12:4**), obtenant ainsi la part qu'il mérite et dont il a besoin.

[194] D'autre part, lorsque Moïse veut répartir la vertu, comme un pays, entre ses habitants, il ordonne à ceux qui en ont le plus d'avoir plus et à ceux qui en ont le moins de diminuer leur possession (**Nombres 35:8**), car il estime qu'il est juste de ne pas attribuer de plus petites parts aux plus grandes, car alors elles seraient dépourvues de connaissance, ni de plus grandes aux plus petites, car elles ne pourraient contenir la grandeur de leurs parts.

Chapitre 41

[195] L'exemple le plus clair de l'égalité numérique se trouve dans les dons sacrés des douze princes (**Nombres 7:10** et suivants) et dans les distributions faites aux prêtres sur ces dons. Il est dit que chacun des fils d'Aaron recevra une part égale (**Lév. 6:14**).

[196] Nous avons aussi un magnifique exemple d'égalité dans la composition de l'offrande d'encens. Car nous lisons : « Prends des aromates, une goutte d'huile de cinnamome, des clous de girofle et du galbanum comme édulcorant, et de l'encens pur, chacun en parts égales, et ils en feront de l'encens, un ouvrage de parfumerie pur, une œuvre sainte » (**Exode 30:34** , 35). Chacune des parties, comme nous le voyons dans ses paroles, doit être apportée en mesure égale, pour former la combinaison du tout.

[197] Or, ces quatre éléments, dont est composé l'encens, sont, je le crois, un symbole des éléments par lesquels le monde entier a été amené à son achèvement. Moïse compare la goutte d'huile à l'eau, les clous de girofle à la terre, le galbanum à l'air et la gomme transparente au feu. Car la goutte d'huile est aqueuse à cause de son écoulement, les clous de girofle sont secs et terreux, et les mots « d'adoucissement » sont ajoutés au galbanum, pour faire ressortir l'idée de l'air puisque l'air a un parfum, et le mot « transparent » à la gomme pour indiquer la lumière.

[198] Pour la même raison, il distingue les substances lourdes des substances légères, reliant ces dernières dans une seule phrase par la conjonction « et », mais en énonçant les substances lourdes sans lien. Il dit d'abord : « Prends des épices douces, une goutte d'huile de cannelle, des clous de girofle, tous deux avec l'asyndète, symboles des substances lourdes terre et eau. » Puis il reprend à zéro en utilisant la conjonction : « et du galbanum de douceur et de la gomme claire d'encens », et ces deux éléments, qui désignent les éléments légers, air et feu, sont également reliés par un « et ».

[199] Et le mélange ainsi harmonieusement composé se révèle être cette œuvre très vénérable et parfaite, une œuvre en toute vérité sainte, le monde même, qu'il considère comme devant, sous le symbole de l'offrande d'encens, rendre grâce à son Créateur, de sorte que tandis que dans le discours extérieur c'est le composé formé

par l'art du parfumeur qui est brûlé comme encens, en réalité c'est le monde entier, travaillé par la sagesse divine, qui est offert et consumé matin et soir dans le feu sacrificiel.
[200] C'est certainement une œuvre digne de la vie du monde que de rendre grâce à son Créateur continuellement et sans cesse, en s'évaporant presque en une seule forme élémentaire, pour montrer qu'il n'accumule rien comme trésor, mais consacre tout son être au sanctuaire de Dieu son Engendrateur.

Chapitre 42

[201] Je m'émerveille aussi à la lecture de cette Parole sacrée, qui, avec une hâte impétueuse et essoufflée, s'est précipitée « pour se placer entre les vivants et les morts ». Car aussitôt, dit Moïse, « la rupture s'est apaisée » (**Nombres 16:47** , 48). Et en effet, comment tout ce qui brise, écrase et déchire notre âme pourrait-il ne pas être apaisé et allégé, lorsque le Dieu bien-aimé sépare et entoure de murs les pensées consacrées, qui sont véritablement vivantes, des pensées impures qui sont véritablement mortes ?

[202] Car souvent la proximité des malades entraîne chez les plus sains la contamination de leur maladie et la mort certaine. Mais ce sort n'était plus possible pour les consacrés, enfermés dans les plus puissants des palissades, fixés au milieu pour repousser les meilleurs contre les assauts et les incursions des pires.

[203] Je suis encore plus admiratif lorsque j'écoute les oracles et que j'apprends comment la nuée s'est introduite entre les armées d'Égypte et d'Israël (**Exode 14:20**). Car la poursuite de la race sobre et aimée de Dieu par les passionnés et les impies était interdite par cette nuée, qui était une arme de protection et de salut pour ses amis, et d'offense et de châtiment pour ses ennemis.

[204] Car sur les esprits au sol riche, ce nuage envoie en douces pluies les gouttes de sagesse, dont la nature même l'exempte de tout mal, mais sur les sols acides, stériles de connaissance, il déverse les blizzards de la vengeance, les inondant d'un déluge de destruction des plus misérables.

[205] À sa Parole, son principal messager, le plus ancien et le plus honoré, le Père de tous a donné la prérogative spéciale de se tenir à la frontière et de séparer la créature du Créateur. Cette même Parole plaide auprès de l'immortel, suppliant pour la mortalité affligée, et agit comme ambassadeur du souverain auprès du sujet.

[206] Il se glorifie de cette prérogative et la décrit fièrement en ces termes : « Je me suis tenu entre l'Éternel et toi » (**Deut. 5:5**), ce qui signifie que je ne suis ni incréé comme Dieu, ni créé comme toi, mais à mi-chemin entre les deux extrêmes, garant des deux côtés ; du parent, promettant à la créature qu'elle ne se rebellera jamais complètement contre le rêne et ne choisira pas le désordre plutôt que l'ordre ; de l'enfant, garant de son espoir que le Dieu miséricordieux n'oubliera jamais son œuvre. Car je suis le messager de la paix pour la création, de la part de ce Dieu dont la volonté est de mettre fin aux guerres, qui est toujours le gardien de la paix. »

Chapitre 43

[207] Après nous avoir enseigné la leçon de la division égale, l'Écriture nous conduit à la connaissance des contraires, en nous disant qu'« il plaça les sections face à face » (**Genèse 15:10**). Car en vérité, nous pouvons supposer que tout dans le monde est par nature opposé à quelque chose d'autre. Commençons par ce qui vient en premier.

[208] Le chaud est opposé au froid, le sec à l'humide, la lumière au lourd, l'obscurité à la lumière, la nuit au jour. Au ciel, la course des étoiles fixes est opposée à celle des planètes ; dans l'air, sans nuages, nuageux, calme au vent, été à hiver, printemps, lorsque les plantes terrestres fleurissent, automne, où elles se décomposent ; enfin, dans l'eau, du doux à l'amer, et sur terre, du stérile au fertile.

[209] Et les autres opposés sont évidents : corporel, incorporel ; vivant, inanimé ; mortel, immortel ; sensible, intelligible ; compréhensible, incompréhensible ; élémentaire, achevé ; commencement, fin ; devenir, extinction ; vie, mort ; maladie, santé ; blanc, noir ; droite, gauche ; justice, injustice ; prudence, folie ; courage, lâcheté ; continence, incontinence ; vertu, vice ; et toutes les espèces de vertu sont opposées à toutes les espèces de vice.

[210] Nous avons encore les conditions opposées du lettré et de l'illettré, du cultivé et de l'inculte, de l'instruit et de l'inculte, et en général du scientifique et de l'inexpérimenté, et dans le domaine des arts ou des sciences, il y a des sons vocaux ou voyelles et des sons non vocaux ou consonnes, des notes aiguës et des notes graves, des lignes droites et des lignes courbes.

[211] Chez les animaux et les plantes, il y a des espèces stériles et productives, prolifiques et improductives, vivipares et ovipares, à peau douce et à peau de coquille, sauvages et apprivoisées, solitaires et grégaires.

[212] Dans une autre classe, il y a la pauvreté et la richesse ; l'éminence et l'obscurité ; la haute et la basse naissance ; le besoin et l'abondance ; la guerre, la paix ; la loi, l'iniquité ; la nature douée, la nature dénuée de dons ; le travail, l'inaction ; la jeunesse, la vieillesse ; l'impuissance, le pouvoir ; la faiblesse, la force. Pourquoi tenter de les énumérer tous et chacun d'eux, alors que leur nombre est infini et illimité ?

[213] Quelle excellente leçon donc que l'interprète des faits de la nature, dans sa pitié pour notre paresse et notre insouciance, nous prodigue toujours et partout, comme il le fait dans ce passage, que dans chaque cas ce n'est pas là où les choses existent comme des touts, mais là où elles existent comme des divisions ou des sections, qu'elles doivent être « placées face à face ». Car les deux opposés ensemble forment un seul tout, par la division duquel les opposés sont connus.

[214] N'est-ce pas là la vérité qu'Héraclite, selon les Grecs, dont ils célèbrent si bruyamment la grandeur, a mise au premier plan de sa philosophie et vantée comme une découverte nouvelle ? En réalité, comme on l'a

clairement démontré, c'est Moïse qui a découvert il y a longtemps la vérité selon laquelle les contraires se forment à partir du même tout, auquel ils se trouvent en relation de sections ou de divisions.

Chapitre 44

[215] Ce point sera traité en détail ailleurs. Mais il est un autre point qu'il ne faut pas passer sous silence. Ce qu'on appelle les demi-morceaux des trois animaux, lorsqu'ils sont divisés en deux, forment six en tout. Ainsi, le Séparateur, le Verbe, qui sépare les deux groupes de trois et se place au milieu d'eux, est le septième.

[216] La même chose se manifeste clairement, je crois, dans le chandelier sacré, qui est orné de six branches, trois de chaque côté, et qui, au milieu, forme la septième, divisant et séparant les trois. Il est « ciselé », une œuvre d'art, approuvée et divine, faite « d'une seule pièce d'or pur » (**Exode 25:36**). Car l'Unique, seul et absolument pur, a engendré les Sept, qu'aucune mère n'a portés, l'a engendrée de lui seul, et sans aucun autre moyen.

[217] Or, parmi ses nombreuses qualités, ceux qui vantent l'or, placent les deux plus importantes : premièrement, son insensibilité à la rouille ; deuxièmement, le fait qu'il reste intact, même lorsqu'il est battu et fondu en feuilles aussi fines que possible. Ainsi, il devient naturellement le symbole d'une nature supérieure qui, étirée, fondue et déployée de toutes parts, demeure intacte et tisse tout le reste en un tout harmonieux.

[218] De plus, à propos du chandelier susmentionné, le Maître artisan dit dans son discours que « il y a des rameaux qui dépassent des branches, trois de chaque côté, égaux les uns aux autres, et leurs lampes à l'extrémité sortent d'elles en forme de noix, et les motifs de fleurs en elles, pour que les porte-lampes soient dessus, et le septième motif de fleur à l'extrémité de la lampe, sur le dessus, tout en or massif, et sept porte-lampes d'or dessus » (**Ex. 38:15–17**).

[219] Ainsi, par de nombreuses preuves, il est maintenant établi que le Six est divisé en deux Trois par le Verbe, le Septième au milieu d'eux, tout comme nous le trouvons dans le passage présent. Car le chandelier tout entier avec ses parties principales, au nombre de six, se compose de sept, sept lampes, sept motifs floraux, sept porte-cierges.

[220] Les six chandeliers sont divisés par le septième, et de même les motifs floraux par celui du milieu, et les lampes de la même manière par leur septième au milieu, et les six branches et les six rameaux qui en sortent par la tige principale du chandelier, qui est le septième après eux.

Chapitre 45

[221] Il y aurait beaucoup à dire sur chacun de ces points, mais il faut en parler plus tard. Il convient de noter ceci : le chandelier sacré et les sept porteurs de chandeliers qui le composent sont une copie de la marche du chœur des sept planètes.

[222] Comment cela ? nous demandera-t-on peut-être. Car, répondrons-nous, chacune des planètes est porteuse de lumière, comme le sont les porteurs de bougies. Car elles sont extrêmement brillantes et transmettent le grand éclat de leurs rayons à la terre, en particulier à celle qui est au centre des sept, le soleil.

[223] Je l'appelle central, non seulement parce qu'il occupe la position centrale, ce que certains donnent comme raison, mais parce qu'en plus de cela, il a le droit d'être servi et assisté par ses écuyers de chaque côté, en vertu de sa dignité et de sa grandeur et des avantages qu'il procure à tous ceux qui sont sur la terre.

[224] Or, l'ordre des planètes est une question que les hommes n'ont pas de compréhension certaine – en effet, existe-t-il un autre phénomène céleste qui puisse être connu avec une certitude réelle ? – et c'est pourquoi ils se rabattent sur les probabilités. Mais la meilleure conjecture, à mon avis, est celle de ceux qui assignent au Soleil la place médiane et soutiennent qu'il y en a trois au-dessus de lui et autant au-dessous de lui. Les trois au-dessus sont Saturne, Jupiter et Mars, et les trois au-dessous sont Mercure, Vénus et la Lune, qui confine à la région inférieure de l'air.

[225] Ainsi, le Maître artisan, désirant que nous possédions une copie de la sphère céleste archétypique avec ses sept lumières, a commandé la réalisation de cette œuvre splendide, le chandelier. Nous avons également montré sa ressemblance avec l'âme. Car l'âme est tripartite, et chacune de ses parties, comme cela a été montré, est divisée en deux, ce qui fait six parties en tout, auxquelles le Verbe saint et divin, le Divin, ajoute une septième.

Chapitre 46

[226] Un autre point ne doit pas non plus être passé sous silence. Le mobilier du sanctuaire est triple : chandelier, table et autel des parfums. Dans l'autel, comme nous l'avons vu plus haut, nous trouvons l'idée d'une action de grâces pour les éléments, car l'autel lui-même contient des parties des quatre éléments. Son bois est de terre, l'encens offert dessus est d'eau, puisqu'il est d'abord fondu puis dissous en gouttes, tandis que le parfum est d'air et la partie allumée est de feu ; de plus, le composé d'encens, de galbanum, de clous de girofle et d'huile de cinnamome (**Exode 30:34**) est un symbole des éléments. Dans la table, nous trouvons une action de grâces pour les créatures mortelles formées de ces éléments, puisque les pains et les libations, que les créatures ayant besoin de nourriture doivent utiliser, y sont placés. Dans le chandelier, nous rendons grâces pour tout le monde céleste, afin qu'aucune partie de l'univers ne soit coupable d'ingratitude et que nous sachions que toutes ses parties rendent grâces, les éléments et les créatures qui en sont issues, non seulement ceux de la terre, mais aussi ceux du ciel.

Chapitre 47

[227] Une question mérite d'être posée : pourquoi l'auteur mentionne les dimensions de la table et de l'autel, mais ne dit rien de celles du chandelier ? La raison en est probablement que les quatre éléments et les créatures mortelles qui en sont issues, symbolisés par la table et l'autel, sont mesurés et définis dans les limites du ciel, puisque ce qui contient est la mesure de ce qui est contenu. En revanche, le ciel, symbolisé par le chandelier,

[228] est d'une grandeur infinie, non comprise par une substance matérielle égale ou infinie, ni, comme le montre Moïse, par un vide dont l'existence est implicite dans la fable des prodiges de l'incendie général. Dieu en est la limite.

[229] Dieu qui le guide et le dirige. Et ainsi, de même que l'Existant est incompréhensible, de même ce qui est limité par Lui ne peut être mesuré selon aucune norme concevable. Peut-être est-il aussi incommensurable, au sens où, circulaire et arrondi en une sphère parfaite, il ne possède ni longueur ni largeur.

Chapitre 48

[230] Ayant dit ce qui convenait sur ces questions, Moïse poursuit : « Il n'a pas séparé les oiseaux » (**Genèse 15:10**). Il donne le nom d'oiseaux aux deux mots ou formes de raison, tous deux ailés et de nature planante. L'un est la raison archétypique au-dessus de nous, l'autre la copie de celle-ci que nous possédons.

[231] Moïse appelle le premier « image de Dieu », le second « moulé de cette image ». Car Dieu, dit-il, a créé l'homme non pas « à l'image de Dieu », mais « à l'image » (**Genèse 1:27**). Ainsi, l'esprit en chacun de nous, qui, au sens véritable et complet, est « l'homme », est une expression de troisième main du Créateur, tandis qu'entre eux se trouve la Raison qui sert de modèle à notre raison, mais qui est elle-même l'effigie ou la représentation de Dieu.

[232] Notre esprit est indivisible par nature. Car la partie irrationnelle de l'âme a reçu de son Créateur une division sextuple, qui a ainsi formé sept parties : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, la voix et la reproduction. Mais la partie rationnelle, appelée esprit, il l'a laissée indivise. En cela, il a suivi l'analogie du ciel pris dans son ensemble.

[233] Car on nous dit que là, la sphère extérieure des étoiles fixes est maintenue intacte, tandis que la sphère intérieure, par une division sextuple, produit les sept cercles de ce que nous appelons les étoiles errantes. En fait, je considère l'âme comme étant dans l'homme ce que le ciel est dans l'univers. Ainsi, les deux natures raisonnantes et intellectuelles, l'une dans l'homme et l'autre dans le tout, se révèlent intégrales et indivises, et c'est pourquoi nous lisons : « Il n'a pas divisé les oiseaux. »

[234] Notre esprit est comparé à un pigeon, car le pigeon est une créature apprivoisée et domestiquée, tandis que la tourterelle est la figure de l'esprit qui est le modèle du nôtre. Car le Verbe, ou Raison de Dieu, aime ce qui est sauvage et solitaire, ne se mêlant jamais au mélange des choses qui ne sont venues à l'existence que pour périr, mais son recours habituel est toujours au-dessus et son étude est de servir l'Un et l'Un seulement. Ainsi donc les deux natures, la puissance de raisonnement en nous et le Verbe divin ou Raison au-dessus de nous, sont indivisibles, et pourtant, indivisibles comme elles sont, elles divisent d'autres choses sans nombre.

[235] Le Verbe divin a séparé et réparti tout ce qui existe dans la nature. Notre esprit traite toutes les choses matérielles et immatérielles que le processus mental saisit, les divise en une infinité d'infinis et ne cesse de les diviser.

[236] C'est là le résultat de sa ressemblance avec le Père et Créateur de toutes choses. Car la Divinité est sans mélange, sans infusion, sans parties, et pourtant elle est devenue pour le monde entier cause de mélange, d'infusion, de division et de multiplicité de parties. Et ainsi il sera naturel que ces deux qui sont à l'image de Dieu, l'esprit en nous et l'esprit au-dessus de nous, subsistent sans parties ni séparation, et pourtant soient forts et puissants pour diviser et distinguer tout ce qui est.

Chapitre 49

[237] Après avoir parlé des oiseaux restés intacts et non divisés, il poursuit : « Et les oiseaux descendirent vers les carcasses, les demi-morceaux » (**Gen. 15:11**). Il emploie le même mot « oiseaux », mais montre très clairement à ceux qui ont les yeux pour voir le contraste réel entre les deux espèces d'oiseaux. Car il est contre nature que des oiseaux à qui des ailes leur ont été données pour s'élever dans les hauteurs descendent.

[238] De même que la terre est l'endroit le plus approprié aux créatures terrestres, en particulier aux reptiles, qui, dans leur course frénétique, ne supportent même pas la surface, mais se faufilent dans les trous et les fissures et, leur place naturelle étant en bas, évitent ce qui est en haut, de même l'air est l'habitat idéal des oiseaux, sa légèreté naturelle correspondant à celle que leur confèrent les ailes. Ainsi, lorsque les habitants de l'air, qui devraient plutôt explorer le royaume de l'éther, « descendent », c'est vers la terre qu'ils viennent et là ils ne peuvent vivre leur vie naturelle.

[239] Inversement, Moïse fait une haute éloge des reptiles capables de bondir. Ainsi, il dit : « Voici ce que vous mangerez parmi les reptiles volants qui marchent sur quatre pattes, et qui ont des jambes au-dessus de leurs pieds, de manière à sauter avec elles depuis la terre » (**Lév. 11:21**). Ce sont des symboles des âmes qui, bien qu'enracinées comme des reptiles dans le corps terrestre, ont été purifiées et ont la force de s'élever, échangeant la terre contre le ciel et la corruption contre l'immortalité.

[240] Il faut donc supposer que la misère, généralisée et omniprésente, doit être le lot de ces âmes qui, élevées dans l'air et l'éther les plus purs, ont quitté ce foyer pour la terre, région des choses mortelles et mauvaises, parce que les bienfaits de Dieu ont engendré en elles une satiété intolérable. Et là, elles deviennent le lieu de pensées et de notions, aussi innombrables que les sujets qui les intéressent, certaines admises volontairement, d'autres par pure ignorance. Ces pensées sont comme des créatures ailées, et c'est à elles qu'il compare « les oiseaux qui descendent ».

[241] Certaines de nos pensées s'élèvent, d'autres descendent. Le meilleur sort tombe dans l'ascension, car il a pour compagnon de route la vertu qui le conduit à la région divine et céleste ; le pire sort tombe dans la descente, car le vice le précède et l'entraîne de toutes ses forces s'il résiste. L'opposition des climats auxquels appartiennent ces deux esprits est clairement démontrée par leurs noms. La vertu est ainsi nommée non seulement parce que nous la choisissons (αἵρεσις), mais aussi à cause de son élévation (ἄρσις), car elle s'élève et s'élève, car elle aspire toujours au céleste. Le vice est ainsi appelé parce qu'il est « descendu » et contraint ceux qui ont affaire à lui à tomber également.

[242] Ainsi, les pensées hostiles à l'âme, lorsqu'elles planent ou se perchent sur elle, non seulement s'abattent sur elle, mais entraînent aussi la ruine de l'entendement, lorsqu'elles s'abattent de façon hideuse sur des choses matérielles et non immatérielles ; qui relèvent des sens et non de l'intelligence ; de l'imperfection et non de la santé ; de la corruption et non de la vie. Car elles se perchent non seulement sur des corps, mais sur des sections de corps divisées en deux. Et il est impossible que des corps ainsi divisés puissent se joindre ou s'unifier, puisque les courants de force spirituelle, qui étaient leur ligament congénital, ont été rompus.

Chapitre 50

[243] Moïse nous présente également une pensée d'une profonde vérité en nous enseignant que la justice et toute vertu aiment l'âme, tandis que l'injustice et tout vice aiment le corps ; que ce qui est favorable à l'une est totalement hostile à l'autre – une leçon donnée dans ce passage comme ailleurs. Car, en image, il dépeint les ennemis de l'âme comme des oiseaux, avides de s'entrelacer et de se greffer dans les corps et de se gaver de chair. C'est pour contenir les assauts et les incursions de tels oiseaux que l'homme de valeur est censé s'asseoir en leur compagnie (**Genèse 15:11**), comme le président d'un conseil.

[244] L'histoire nous apprend que, lorsque la discorde régnait au sein du pays à cause de factions civiles, ou que des bandes hostiles étaient en conflit, un tel homme convoquait un conseil de tous les intéressés et examinait les points de divergence, afin de pouvoir, si possible, par sa force de persuasion, mettre fin à la guerre extérieure ou apaiser les troubles civils. Dans un cas, il dispersait les ennemis qui se précipitaient dans une haine irréconciliable comme un nuage d'orage ; dans l'autre, il rétablissait le vieux sentiment d'intimité – chacune de ces œuvres étant utile.

[245] Or, la liste des ennemis mortels et irréconciliables de l'âme comprend ses folies, ses actes de lâcheté et d'injustice et toutes les autres convoitises irrationnelles si constamment nées d'un appétit surabondant, qui se cabrent et luttent contre le joug et entravent le cours droit de l'entendement, et souvent déchirent et renversent tout son corps.

[246] Mais avec ceux qui pourraient être alliés, les causes d'offense sont telles que nous les trouvons dans les querelles des sophistes sur des questions de dogme. Dans la mesure où leurs esprits sont fixés sur un seul point, à savoir la découverte des faits de la nature, on peut dire qu'ils sont amis, mais dans la mesure où ils ne sont pas d'accord sur leurs solutions à des problèmes particuliers, on peut dire qu'ils sont engagés dans une lutte civile. Ainsi, ceux qui déclarent que l'univers est incréé sont en conflit avec ceux qui soutiennent sa création ; ceux qui disent qu'il sera détruit avec ceux qui déclarent que, bien que destructible par nature, il ne le sera jamais, étant maintenu ensemble par un lien d'une force supérieure, à savoir la volonté de son Créateur ; ceux qui soutiennent que rien n'est, mais que tout devient, avec ceux qui soutiennent l'opinion opposée ; ceux qui argumentent longuement que l'homme est la mesure de toutes choses avec ceux qui ravagent la faculté de jugement des sens et de l'esprit ; et, pour le dire d'une manière générale, ceux qui soutiennent que tout est au-delà de notre appréhension avec ceux qui affirment qu'un grand nombre de choses sont connaissables.

[247] Et en effet, le soleil, la lune, le ciel tout entier, la terre, l'air, l'eau et pratiquement tout ce qu'ils produisent, ont été une source de conflits et de disputes pour les chercheurs lorsqu'ils ont sondé leurs natures et qualités essentielles, leurs changements et leurs phases, les processus par lesquels ils naissent et cessent finalement d'être. Car quant à la grandeur et au mouvement des corps célestes, malgré toutes leurs recherches absorbantes, ils aboutissent à des opinions différentes et contradictoires, jusqu'à ce que l'accoucheur, qui est aussi juge, prenne place au milieu d'eux et observe l'enfantement de l'âme de chaque disputeur, rejette tout ce qui ne vaut pas la peine d'être élevé, mais conserve ce qui vaut la peine d'être conservé et l'approuve pour le traitement soigneux qui s'impose.

[248] L'histoire de la philosophie est pleine de discordances, car la vérité fuit l'esprit crédule qui se livre à des conjectures. Sa nature lui permet d'échapper à la découverte et à la recherche, et c'est ce qui, à mon avis, engendre ces querelles scientifiques.

Chapitre 51

[249] « Vers le coucher du soleil », poursuit-il, « une extase s'abattit sur Abraham, et voici qu'une grande terreur s'abattit sur lui » (**Genèse 15:12**). Or, l'extase, ou le fait de se surprendre, prend différentes formes. Parfois, c'est une fureur folle, produisant une illusion mentale due à la vieillesse, à la mélancolie ou à une autre cause similaire. Parfois, c'est un étonnement extrême face aux événements qui surviennent si souvent de manière soudaine et inattendue. Parfois, c'est une passivité d'esprit, si tant est que l'esprit puisse jamais être en paix ; et la meilleure forme de toutes est la possession divine, ou la frénésie, à laquelle les prophètes sont soumis.

[250] La première forme est mentionnée dans les malédictions décrites dans le Deutéronome, où il dit que la folie, la perte de la vue et « l'extase » de l'esprit s'empareront des impies, de sorte qu'ils ne différeront en rien des aveugles tâtonnant en plein midi comme dans l'obscurité profonde (**Deut. 28:28** , 29).

[251] Le second, nous le trouvons à plusieurs endroits. Isaac fut saisi d'une grande extase et dit : « Qui donc a fait une chasse et m'en a apporté ? J'ai mangé de tout avant ton arrivée. Je l'ai béni, et qu'il soit béni ! » (**Genèse 27:33**). De plus, lorsque Jacob refusa de croire ceux qui lui disaient que « Joseph est vivant et qu'il règne sur toute l'Égypte », il fut en extase, dit-on, « intérieurement, car il ne les croyait pas » (**Genèse 45:26**). De même, dans l'Exode, dans le récit de la congrégation, il est dit : « Le mont Sinaï était tout couvert de fumée, car Dieu y était descendu dans le feu. La fumée montait comme la vapeur d'une fournaise, et tout le peuple était en extase » (**Exode 19:18**). De même, dans le Lévitique, à l'achèvement des sacrifices, le huitième jour, lorsque « le feu sortit du ciel et dévora ce qui était sur l'autel, tant les holocaustes que les graisses » ; car les mots suivants sont : « et tout le peuple le vit et fut en extase, et tomba sur son visage » (**Lév. 9:24**) : une conséquence naturelle, car une « extase » dans ce sens produit une grande agitation et une terrible consternation.

[252] Il se trouve d'ailleurs dans l'histoire de Jacob et d'Ésaü des pensées dignes d'admiration. Ésaü, bien qu'il possède les connaissances nécessaires à la chasse, est toujours traqué et supplanté, car il a acquis l'habileté de faire non pas le bien mais le mal, et de plus, il n'est jamais prompt ni zélé dans sa chasse. Jacob chasse par passion, non par enseignement, mais par nature, et apporte le gibier à l'examinateur qui décidera s'il résistera à l'épreuve. À cette fin, l'examinateur mangera de tout ce qu'il apporte.

[253] Car tous les éléments de la pratique sont la nourriture comestible, la recherche, l'examen, la lecture, l'écoute des instructions, la concentration, la persévérance, la maîtrise de soi et la capacité de traiter les choses indifférentes comme indifférentes. De tout cela, le testeur ne mange naturellement que des échantillons, et non la totalité. Car le Praticien doit avoir sa propre nourriture, comme des récompenses pour ses efforts.

[254] Autre leçon. Les mots « avant que tu ne viennes » sont fidèles à la nature. Car si la passion est entrée dans l'âme, nous ne tirerons aucun plaisir de la maîtrise de soi. Deuxièmement, ils condamnent le mal de la paresse, de la mollesse et du retard dans les tâches d'instruction, mais pas dans celles de l'incontinence.

[255] C'est donc l'Égypte qui a ses « chefs de corvée » (**Exode 5:6**) qui poussent les autres à la jouissance des passions ; c'est Moïse qui ordonne de manger la Pâque et de célébrer la traversée de la passion « en toute hâte » (**Exode 12:11**). Il en va de même pour Juda : « car si nous n'avions pas tardé, nous serions déjà retournés deux fois » (**Genèse 43:10**). Il ne veut pas dire : « nous serions descendus deux fois en Égypte », mais « nous serions remontés sains et saufs ».

[256] Il est également naturel que Jacob s'étonne que l'esprit dans le corps vive encore pour la vertu et gouverne ce corps (**Gen 45:26**), au lieu d'être gouverné par lui.

De la même manière, si nous parcourions les autres exemples, nous devrions être en mesure de retracer la vérité qu'ils enseignent, mais la tâche qui nous attend maintenant n'est pas de les élaborer en détail, et nous devons donc nous tourner vers le point suivant.

[257] Nous avons la troisième sorte d'extase lorsque Moïse trouve une leçon de sagesse dans le récit de la création de la femme. Dieu « jeta », dit-il, « l'extase sur Adam, et il s'endormit » (**Genèse 2:21**). Ici, par extase, il entend la passivité et la tranquillité de l'esprit. Car le sommeil de l'esprit est l'éveil des sens, puisque l'éveil de l'entendement est l'inaction des sens.

Chapitre 52

[258] Le quatrième type d'extase se trouve dans le passage que nous examinons maintenant. « Vers le coucher du soleil, Abraham fut saisi d'extase », c'est-à-dire ce que vécut l'homme inspiré et possédé de Dieu. Pourtant, ce n'est pas seulement cette expérience qui prouve qu'il était prophète, mais nous avons aussi la parole écrite et consignée dans les Saintes Écritures, lorsqu'un autre tenta d'enlever Sarah de sa maison, Sarah, la vertu dont la nature est de gouverner, comme si cette vertu n'était pas l'apanage exclusif du sage et de lui seul, mais appartenait à quiconque contrefait le bon sens. Car le texte dit : « Rends la femme à l'homme, car il est prophète et il priera pour toi, et tu vivras » (**Genèse 20:7**).

[259] Or, chez tout homme de bien, c'est la sainte Parole qui lui assure le don de prophétie. Car un prophète (étant un porte-parole) n'a pas de parole propre, mais toute sa parole vient d'ailleurs, échos de la voix d'un autre. Le méchant ne peut jamais être l'interprète de Dieu, de sorte qu'aucun homme sans valeur n'est « inspiré par Dieu » au sens propre. Ce nom ne convient qu'au sage, car lui seul est l'instrument vocal de Dieu, frappé et joué par sa main invisible.

[260] Ainsi, tous ceux que Moïse décrit comme justes sont dépeints comme possédés et prophétisant.

Noé était juste. N'est-il pas, du même coup, présenté comme un prophète ? Les malédictions qu'il a lancées sur les générations suivantes, les prières qu'il a adressées en leur faveur, confirmées par l'événement, n'étaient-elles pas prononcées par lui sous l'empire de la possession divine ?

[261] Qu'en est-il d'Isaac ? Qu'en est-il de Jacob ? Eux aussi sont reconnus comme prophètes par de nombreux autres témoignages, mais particulièrement par leurs discours adressés à leurs enfants. Car « Réunissez-vous, que je vous annonce ce qui vous arrivera à la fin des temps » (**Genèse 49:1**) étaient les paroles d'un inspiré. Car la compréhension de l'avenir n'appartient pas à l'homme.

[262] Qu'en est-il de Moïse ? N'est-il pas partout célébré comme prophète ? Car il est dit : « Si un prophète de l'Éternel surgit parmi vous, je lui serai connu en vision, et Moïse en apparence et non par énigmes » (**Nombres**

12:6 , 8), et encore : « Il ne s'est plus jamais levé de prophète comme Moïse, que l'Éternel connaissait face à face » (Deutéronome 34:10).
[263] Il décrit donc admirablement l'inspiré lorsqu'il dit : « Vers le coucher du soleil, une extase tomba sur lui. »

Chapitre 53

« Soleil » est son nom sous une forme qui désigne notre esprit. Car ce que la faculté de raisonnement est en nous, le soleil l'est dans le monde, car tous deux sont porteurs de lumière, l'un diffusant au monde entier la lumière perçue par nos sens, l'autre nous éclairant mentalement par le biais de l'appréhension.

[264] Ainsi, tant que l'éclat de l'esprit nous entoure encore, lorsqu'il se déverse comme un rayon de soleil dans toute l'âme, nous sommes en nous-mêmes, non possédés. Mais lorsqu'il s'éteint, l'extase, la possession divine et la folie nous envahissent naturellement. Car lorsque la lumière de Dieu brille, la lumière humaine se couche ; lorsque la lumière divine se couche, l'homme se lève et se lève.

[265] C'est ce qui arrive régulièrement à la communauté des prophètes. L'esprit est expulsé à l'arrivée de l'Esprit divin, mais lorsque celui-ci s'en va, il retourne à son lieu d'origine. Mortel et immortel ne peuvent partager la même demeure. C'est pourquoi l'atmosphère de la raison et les ténèbres qui l'entourent produisent l'extase et une frénésie inspirée.

[266] Pour relier ce qui vient à ce qui est écrit ici, il dit : « Il fut dit à Abraham » (Genèse 15:3). Car en effet, le prophète, même lorsqu'il semble parler, se tait, et ses organes de la parole, bouche et langue, sont entièrement au service d'un Autre, pour exprimer sa volonté. À notre insu, cet Autre frappe les cordes avec l'habileté d'un maître et en fait des instruments de musique douce, chargés de toutes les harmonies.

Chapitre 54

[267] Il est bon d'entendre quelles étaient ces prédictions, qui lui furent ainsi adressées. Premièrement, Dieu n'accorde pas en don à l'amant de la vertu d'habiter dans le corps comme dans sa patrie, mais lui permet seulement d'y séjourner, comme dans un pays étranger. Car « sachant que tu sauras », dit-il, « que ta descendance sera étrangère à un pays qui ne sera pas le sien » (Genèse 15:3). Mais tout insensé prend le corps pour lieu de sa naissance et s'efforce d'y habiter, non d'y séjourner.

[268] C'est une leçon. Une autre est que les choses terrestres qui engendrent l'esclavage, les mauvais traitements et les humiliations les plus terribles, pour reprendre ses propres termes, ne sont « pas nôtres ». Car les passions du corps sont véritablement des bâtards, des étrangers à l'entendement, des excroissances de la chair dans laquelle elles puisent leurs racines.

[269] « Et l'esclavage dure quatre cents ans » ; ainsi il montre la puissance exercée par les quatre passions. Quand le plaisir domine, l'humeur est enflée et orgueilleuse, portée par une vaine légèreté. Quand le désir domine, un désir ardent de ce qui n'est pas surgit et suspend l'âme à un espoir inassouvi comme à un nœud coulant. Car l'âme a toujours soif, mais ne peut jamais boire, subissant les tourments d'un Tantale.

[270] Sous la domination du chagrin, il est pincé et rétréci, comme les arbres qui perdent leurs feuilles et se fanent ; car sa floraison et sa richesse se transforment en maigreur. Finalement, lorsque la peur s'est imposée, personne ne juge bon de rester sur place, mais s'abandonne à la fuite, espérant que c'est seulement là qu'il trouvera le salut. Car si le désir a un pouvoir d'attraction et nous pousse à poursuivre l'objet désiré, même s'il nous échappe, la peur, au contraire, crée un sentiment d'éloignement, nous sépare et nous éloigne du spectacle redouté.

Chapitre 55

[271] Les souverainetés des passions ici nommées entraînent un esclavage pénible sur leurs sujets, jusqu'à ce que Dieu, arbitre et juge, fasse une séparation entre le maltraitant et le maltraité, fasse sortir l'un de la pleine liberté et rende à l'autre la récompense de ses méfaits.

[272] Car nous lisons : « Je jugerai la nation à laquelle ils seront asservis, et après cela ils sortiront ici avec une grande race » (**Genèse 15:14**). Il est inévitable que l'homme mortel soit opprimé par la nation des passions et subisse les calamités propres à la créature, mais c'est la volonté de Dieu d'alléger les maux inhérents à notre race.

[273] Ainsi, tandis que nous souffrirons d'abord les choses qui nous sont propres, asservis comme nous le sommes à des maîtres cruels, Dieu accomplira l'œuvre qui lui est propre en proclamant la rédemption et la liberté aux âmes qui sont ses suppliantes, et non seulement il nous procurera la délivrance des liens et une issue de la prison étroitement gardée, mais il nous donnera aussi le viatique qu'il appelle ici « stock ». Qu'est-ce que cela signifie ?

[274] C'est lorsque l'esprit descendu du ciel, bien que fortement lié par les contraintes du corps, n'est néanmoins attiré par aucune d'elles à embrasser, tel un hybride, homme-femme ou femme-homme, les maux apparemment agréables, mais que, fidèle à sa nature de véritable virilité, il a la force d'être vainqueur plutôt que victime dans la lutte. Élevé dans toutes les connaissances des écoles, il en acquiert le désir de contemplation supérieure et acquiert les vertus solides de la maîtrise de soi et de la persévérance ; et ainsi, lorsque le pèlerin gagne son retour dans sa terre natale, il emporte avec lui tous ces fruits d'instruction, que l'on appelle ici « souche ».

Chapitre 56

[275] Ayant dit cela sur ces points, il poursuit : « Mais tu retourneras vers tes pères nourri de paix, dans une heureuse vieillesse » (**Genèse 15:15**). Ainsi, nous qui sommes imparfaits, sommes victimes de la guerre et de l'esclavage, et notre délivrance des terreurs qui nous menacent est durement gagnée. Mais les parfaits sont une race qui n'est soumise ni à la guerre ni à l'esclavage, mais qui est nourrie dans la paix et la liberté, sûres et assurées.

[276] Et lorsqu'il représente l'homme de bien comme non pas mourant mais s'en allant, il y a une saine doctrine dans ses paroles. Il veut que la nature de l'âme pleinement purifiée soit montrée comme inextinguible et immortelle, destinée à voyager d'ici au ciel, et non à rencontrer la dissolution et la corruption que la mort semble apporter.

[277] Après « tu t'en iras », viennent les mots « vers tes pères ». Quels pères ? Cela mérite d'être examiné. Car Moïse ne pouvait pas parler de ceux qui avaient vécu au pays des Chaldéens, qui étaient les seuls parents d'Abraham, puisque l'oracle avait séparé sa demeure de tous ceux de son sang. Car nous lisons : « L'Éternel dit à Abraham : "Va-t'en de ton pays, de ta parenté et de la maison de ton père, vers le pays que je te montrerai, et je ferai de toi une grande nation" » (**Genèse 12:1** , 2).

[278] Était-il raisonnable qu'il retrouve des affinités avec les personnes mêmes dont il avait été séparé par la prévoyance divine ? Ou que celui qui devait être le chef d'une autre race et d'une autre nation soit associé à celui d'une époque antérieure ? Dieu ne lui accorderait pas une race et une nation nouvelles, en un sens, s'il ne le séparait pas complètement de l'ancienne.

[279] Il est bien le fondateur de la nation et de la race, puisque de lui, comme racine, est née la jeune plante appelée Israël, qui observe et contemple toutes les choses de la nature. Il nous est donc demandé de distinguer l'ancien de la face du nouveau (**Lév. 26:10**). À juste titre, car comment ceux sur qui la pluie de nouvelles bénédictions est tombée dans toute son abondance, soudaine et inattendue, trouveront-ils encore profit des traditions du vieux monde et des ornières des anciennes coutumes ?

Chapitre 57

[280] Non ; par « pères », il n'entend pas ceux que l'âme pèlerine a laissés derrière elle, ceux qui reposent dans les sépulcres de Chaldée, mais peut-être, comme le disent certains, le soleil, la lune et les autres étoiles auxquels on croit que toutes choses sur terre doivent leur naissance et leur structuration, ou, comme le pensent d'autres, les idées archétypiques qui, invisibles et intelligibles *là-bas* , sont les modèles des choses visibles et sensibles *ici-bas* — les idées dans lesquelles, comme ils disent, l'esprit du Sage trouve sa nouvelle demeure.

[281] D'autres encore ont supposé que par « pères » on entend les quatre premiers principes et potentialités à partir desquels le monde a été formé : la terre, l'eau, l'air et le feu. Car, disent-ils, tout ce qui est venu à l'être est

dûment résolu en eux.
[282] De même que les noms et les verbes et toutes les parties du discours qui sont composés des « éléments » au sens grammatical se résolvent finalement en un seul, de même chacun de nous est composé des quatre éléments mondains, empruntant de petits fragments à la substance de chacun, et il rembourse cette dette lorsque les cycles temporels désignés sont achevés, rendant le sec en lui à la terre, l'humide à l'eau, le froid à l'air et le chaud au feu.

[283] Tout cela appartient au corps, mais l'âme, dont la nature est intellectuelle et céleste, s'en ira trouver un père dans l'éther, la plus pure des substances. Car nous pouvons supposer que, comme l'ont déclaré les anciens, il existe une cinquième substance, se mouvant en cercle, différant des quatre par sa qualité supérieure. Ils pensaient que les étoiles et le ciel tout entier avaient été créés à partir de celle-ci et en déduisaient comme conséquence naturelle que l'âme humaine en était aussi un fragment.

Chapitre 58

[284] L'expression « nourris de paix » n'est pas une addition inutile, mais signifie que la plus grande partie de l'humanité est, à de rares exceptions près, « nourrie » pour la guerre et tous les maux qui l'accompagnent. Or, la guerre naît parfois de facteurs extérieurs, dirigés contre nous par la mauvaise réputation, la pauvreté, la bassesse de naissance, etc. Parfois, elle naît d'ennemis intestinaux : dans le corps, maladies, mutilations, incapacités complètes des sens et innombrables autres calamités accumulées ; dans l'âme, passions, maladies et infirmités de l'esprit, insurrections féroces et amères, despotismes inexcusables de la folie et de l'injustice, et de leurs complices usurpateurs.

[285] Ainsi, si un homme est « nourri de paix », il partira, ayant acquis une vie calme et sans nuages, une vie de véritable félicité et de bonheur.

Quand trouverons-nous cela ? Quand le bien-être existera à l'extérieur de nous. Bien-être du corps, bien-être de l'âme, le premier apportant la facilité et la bonne réputation, le second la santé et la force, le troisième le plaisir des vertus.

[286] Car chaque partie a besoin de ses propres gardes. Le corps est protégé par une bonne réputation et une abondance de richesses, l'âme par une parfaite santé et une parfaite intégrité physique, l'esprit par la connaissance acquise des diverses formes de connaissance. Tel est le sens du texte. Car qu'il pense à une paix autre que celle dont jouissent les États, cela est clair pour ceux qui sont versés dans les saintes Écritures. Abraham a en effet subi de grandes et dures guerres, qu'il est montré avoir menées jusqu'au bout.

[287] De plus, le simple fait de quitter sa patrie, d'émigrer sans possibilité d'y retourner, d'être traîné çà et là et d'errer sur des chemins désolés et inexplorés était en soi une guerre pénible pour celui qui n'avait ni message ni

promesse divine sur laquelle se fier. Plus encore, pour couronner cette profusion de terreurs, il avait une troisième : la famine (**Gen. 12:10**), un mal pire que la migration et la guerre.
[288] Quelle paix attendait-il donc ? Être un émigrant sans abri, affronter des rois aux forces écrasantes et subir le poids de la famine, c'était sans doute indiquer non pas une seule guerre, mais de nombreuses et multiples.

[289] Mais si l'on se tourne vers l'interprétation allégorique des mots, chacun de ces trois éléments s'avère être une preuve de paix pure et simple. Car la disette et la famine des passions, la déroute des ennemis sous forme de méfaits, la migration du credo des Chaldéens vers celui des amoureux de Dieu, c'est-à-dire de la Cause créée et sensible vers la Cause intelligible et créatrice, tout cela constitue l'édifice du bon ordre et de la stabilité.

[290] À celui qui jouit d'une telle paix, Moïse promet une heureuse vieillesse, non pas, soyons-en sûrs, une vie longue, mais une vie vécue sagement. Car le bonheur d'un jour est bien supérieur à une multitude d'années, comme la lumière plus brève d'un jour est supérieure à une éternité de ténèbres. C'était une parole salutaire de la part d'un homme doué de dons prophétiques qu'il préférerait vivre un seul jour dans la vertu que dix mille ans à l'ombre de la mort (**Ps. 84** [83] 11), où, sous la figure de la mort, il désigne la vie des méchants.

[291] Et Moïse, dans le cas présent, le démontre par les faits qu'il rapporte plutôt que par ses paroles. Car cet Abraham, qu'il décrit ici comme destiné à une heureuse vieillesse, est représenté par lui comme ayant vécu moins longtemps que pratiquement tous ceux qui l'ont précédé. Ainsi, il nous montre, à nous qui sommes ses disciples en sagesse, quelle est la vieillesse heureuse, afin que nous ne considérions pas avec faveur toute la vanité abondante du corps extérieur, une vanité pleine de honte et riche en reproches, mais que, reconnaissant dans la droiture et la stabilité de l'âme cette heureuse vieillesse, qui, par son nom et sa nature, est sœur jumelle de la « récompense », nous lui donnions son titre légitime et témoignions de sa vérité.

[292] Apprends donc ta leçon et écoute comment le législateur nous dit que la vieillesse heureuse et la plus longue durée de vie ne sont que pour les bons, mais que la vie des méchants est plus brève, car ils étudient toujours à mourir ou plutôt sont déjà morts à la vie de la vertu.

Chapitre 59

[293] Ensuite, nous avons « mais à la quatrième génération, ils reviendront ici » (**Genèse 15:16**). Ces mots visent non seulement à indiquer la date à laquelle ils habiteront la Terre sainte, mais aussi à nous faire penser à la restauration complète de l'âme. On peut dire que cette restauration se produira à la quatrième génération. La manière dont elle se produira mérite notre attention.

[294] L'enfant, depuis le jour de sa naissance jusqu'à ses sept premières années, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de l'enfance, ne possède que les éléments les plus simples de l'âme, une âme qui ressemble beaucoup à de la cire lisse

et qui n'a pas encore reçu aucune impression de bien ou de mal, car les marques qu'elle semble recevoir sont lissées et confuses par sa fluidité.
[295] C'est ce que nous pouvons appeler la première génération de l'âme. La seconde est celle qui suit l'enfance et commence à s'associer aux maux, ceux engendrés par l'âme de son propre mouvement, et ceux qu'elle accepte volontairement de la part d'autrui. Car les instructeurs du péché sont légion : nourrices, pédagogues, parents et lois des villes, écrites ou non, qui prônent ce qui devrait être tourné en dérision ; et en dehors et avant cet enseignement, l'âme est sa propre élève à l'école de la culpabilité, de sorte qu'elle est constamment accablée par sa capacité à produire des maux.

[296] « L'esprit de l'homme, dit Moïse, est avide de méchanceté dès sa jeunesse » (**Genèse 8:21**). La malédiction pèse particulièrement sur cette « génération », pour employer le terme figuré désignant l'« âge » littéral, où le corps est en pleine floraison et l'âme enflée, où les passions qui couvent s'enflamment, consumant « l'aire, le blé sur pied et les champs » (**Exode 22:6**) et tout ce qui se trouve sur leur passage.

[297] Cette génération ou cet âge frappé doit être soigné sur son lit de maladie par un tiers, prenant la forme de la philosophie et de son art de guérir, et placé sous le charme de raisonnements sains et salutaires. Grâce à eux, il pourra se libérer de l'immense surcharge de péchés et combler son vide, sa famine, son terrible manque d'actions justes.

[298] Ainsi, après ce traitement curatif, la force et la vigueur grandissent à la quatrième génération dans l'âme, car elle a pleinement et fermement saisi le bon sens et est inébranlablement établie dans toutes les vertus. C'est ce que signifie le dicton : « À la quatrième génération, ils reviendront ici. » Car sous ce quatrième nombre, qu'il désigne, l'âme se détourne du péché et est déclarée héritière de la sagesse.

[299] Le premier nombre est celui où il est impossible de se former une conception du bien ou du mal et où l'âme ne reçoit aucune impression. Sous le deuxième, nous subissons l'assaut du péché. Le troisième est celui où nous recevons le traitement curatif, lorsque nous rejetons les éléments de la maladie et que la crise de la passion est atteinte et dépassée. Le quatrième est celui où nous assumons notre droit à une santé et une force complètes, lorsque nous sentons que nous nous détournons du mal et que nous mettons la main au bien. Jusque-là, nous ne pouvons pas le faire.

Chapitre 60

[300] Comment ce « jusqu'à » est-il fixé, il nous le montrera lui-même lorsqu'il dira : « Car les iniquités des Amoréens ne sont pas encore à leur comble » (**Genèse 15:16**). De telles paroles permettent aux esprits les plus faibles de supposer que Moïse présente le destin et la nécessité comme la cause de tous les événements.

[301] Mais il faut reconnaître que, si, en tant que philosophe et interprète de Dieu, il comprenait que les causes ont leur séquence, leur connexion et leur interaction, il n'attribuait pas la causalité des événements à ces facteurs subsidiaires. Il envisageait quelque chose de plus élevé et d'antérieur à ceux-ci, un Quelqu'un porté sur l'univers comme un cocher ou un pilote. Il dirige la barque commune du monde, sur laquelle naviguent toutes choses ; il guide ce char ailé, le ciel tout entier, exerçant une souveraineté absolue qui ne connaît d'autre autorité que la sienne.

[302] Quelle doit donc être notre explication de ces mots particuliers ? Le nom Amorrhéens signifie « bavards ». Or, la parole est le plus grand don naturel donné à l'humanité, mais ce don a été gâché par des milliers de bénéficiaires qui ont usé de leur ingratitude et de leur infidélité envers le pouvoir qui l'a donné. Tels sont les imposteurs, les flatteurs, les inventeurs de plausibilités astucieuses, qui savent bien tromper et égarer, mais seulement cela, et n'ont aucun souci de la vérité honnête. De plus, ils pratiquent un manque de clarté, ce qui, dans la parole, est une profonde obscurité, et l'obscurité est la complice des voleurs.

[303] C'est pour cette raison que Moïse a décoré le grand prêtre de Manifestation et de Vérité (**Exode 28:26**), jugeant que le discours de l'homme de valeur devait être transparent et vrai. Mais le discours que la plupart visent est obscur et faux, et cela est accepté par toute la multitude égarée des hommes ordinaires et indignes.

[304] Aussi longtemps que « les péchés des Amorrhéens », c'est-à-dire les arguments sophistiques, « ne sont pas accomplis », parce qu'ils n'ont pas été réfutés, mais qu'en vertu de leur pouvoir d'attraction ils nous séduisent par leurs plausibilités, tandis que leurs attraits nous rendent impuissants à nous détourner d'eux et à les quitter, nous restons où nous sommes.

[305] Mais si jamais toutes les erreurs plausibles sont réfutées par de vraies croyances, et qu'ainsi la coupe est remplie à ras bord et que leurs péchés apparaissent sous leur véritable jour, nous courrons pour sauver nos vies sans un regard en arrière, ou (dirons-nous ?) nous glisserons notre câble et nous nous éloignerons du pays du mensonge et du sophisme, impatients de trouver un mouillage dans la plus sûre de toutes les rades, le havre de la vérité.

[306] Telle est la leçon exprimée dans le problème ici présenté. Car il est impossible de se détourner, de haïr, d'abandonner le mensonge plausible, à moins que le péché qu'il implique ne soit révélé pleinement et consommé. Et cette révélation se fera lorsque, confrontée à la preuve solide de la vérité, elle recevra la réfutation indispensable.

Chapitre 61

[307] Il poursuit : « Mais au coucher du soleil, une flamme s'éleva » (**Genèse 15:17**). Il montre ainsi que la vertu est une naissance tardive et, comme certains l'ont dit, qu'elle ne s'établit fermement qu'à la toute fin de la vie. Il

compare la vertu à une flamme, car de même que la flamme consume le combustible présent mais éclaire l'air environnant, de même la vertu brûle les péchés mais remplit l'esprit tout entier de sa lumière.
[308] Mais tandis que ces modes de pensée non analysés et non classifiés, qu'il appelle Amorrites, nous gouvernent par leurs plausibilités, nous ne pouvons en voir les rayons dans toute leur clarté et leur éclat. Nous sommes dans la même situation que la fournaise qui n'a pas de feu clair, mais qui, pour reprendre ses propres termes (**Genèse 15:17**), « fume ». Les étincelles de la connaissance couvent en nous, mais nous ne pouvons pas encore supporter l'épreuve fortifiante du feu pur.

[309] Mais de grands remerciements sont dus à Celui qui a semé ces étincelles vacillantes, afin que l'esprit ne soit pas refroidi par la passion comme les corps morts, mais, réchauffé et chauffé par les charbons ardents de la vertu, soit vivifié en flamme, jusqu'à ce qu'il trouve sa pleine conversion en feu sacré, comme Nadab et Abihu (**Lév. 10:2**).

[310] Or, la fumée précède le feu et force ceux qui l'approchent à verser des larmes. Ces deux phénomènes, dans le domaine moral, sont monnaie courante. Lorsque nous nous approchons des précurseurs de la vertu, nous espérons sa consommation, et si nous ne pouvons pas encore l'atteindre, nos jours se passent dans la tristesse et les larmes. Car, lorsqu'un désir puissant et absorbant s'est emparé de nous, il nous pousse à la quête de l'objet désiré et nous force à avoir le cœur lourd, jusqu'à ce qu'il soit à notre portée.

[311] Dans ce passage encore, il compare l'âme de celui qui aime la science et espère sa consommation à une fournaise ou à un four, car chacun sert de récipient dans lequel est préparée une nourriture nourrissante, dans un cas la nourriture des viandes corruptibles, dans l'autre celle des vertus incorruptibles.

De nouveau, les torches de feu portées comme dans le rite mystique des torches sont les jugements de Dieu le porteur de torches, des jugements brillants et radieux, dont l'habitude est de se situer entre les demi-morceaux, c'est-à-dire entre les opposés dont le monde entier est composé.

[312] Car nous lisons « des torches de feu qui traversaient les demi-pièces » (**Genèse 15:17**). Ainsi, vous pouvez savoir combien est excellente l'œuvre des Puissances de Dieu lorsqu'elles traversent les choses matérielles et immatérielles. Elles ne détruisent rien – car les demi-pièces restent intactes – mais divisent et distinguent la nature de chacune.

Chapitre 62

[313] C'est donc à juste titre que le Sage est déclaré héritier de la connaissance des vérités mentionnées ici. Car « en ce jour-là », dit Moïse, « Dieu fit alliance avec Abraham, en disant : « Je donnerai ce pays à ta descendance » (**Genèse 15:18**).

[314] De quelle terre parle-t-il, sinon de celle qui a été mentionnée auparavant et à laquelle il se réfère maintenant, la terre dont le fruit est la compréhension sûre et ferme de la sagesse de Dieu, par laquelle, par ses pouvoirs de division, il sépare toutes choses et garde intactes les bonnes, comme il convient qu'elles soient réservées à ceux qui sont nés à la vie impérissable ?

[315] Il poursuit ensuite : « Du fleuve d'Égypte au grand fleuve Euphrate » (**Genèse 15:18**). Il montre ici ce qu'il en est pour les personnes rendues parfaites. Leur perfectionnement commence par le corps, les sens et les organes, sans lesquels nous ne pouvons vivre, car ils sont nécessaires à notre éducation physique. Il aboutit à l'acquisition de la sagesse de Dieu, ce grand fleuve, débordant de joie, d'allégresse et de toutes autres bénédictions.

[316] Car remarquez qu'il ne fixe pas les limites du pays comme s'étendant du fleuve Euphrate au fleuve d'Égypte – il n'aurait jamais fait descendre la vertu dans les passions corporelles – mais dans l'ordre inverse, du fleuve d'Égypte au grand Euphrate. Car tout progrès dans le bien commence par le mortel et se poursuit vers l'impérissable.

Appendice

ANNEXE AU QUIS RERUM DIVINARUM ICI

§ 14. *Une forme sphérique. Cf.* Diog. Laert. vii. 158 ἀκούειν δὲ τοῦ μεταξὺ τοῦ τε φωνοῦντος καὶ τοῦ ἀκούοντος ἀέρος πληττομένου σφαιροειδῶς, εἶτα κυματουμένου καὶ ταῖς ἀκοαῖς προσπίπτοντος, ὡς κυματοῦται τὸ ἐν τῇ δεξαμένῃ ὕδωρ Selon le même auteur, « on entend quand l'air entre le corps sonant et l'organe de l'audition subit une commotion, une vibration qui se propage sphériquement puis forme des vagues et frappe les oreilles, tout comme l'eau d'un réservoir forme des vagues cercles quand une pierre y est jetée" (traduction de Hicks). De même que Plut. *Epit* . iv. 20 (Diels, *Dox* . p. 409), où contrastant l'effet de la pierre dans la piscine, il ajoute καὶ αὕτη μὲν (la piscine) κυκλικῶς κινεῖται, ὁ δ' ἀὴρ σφαιρικῶς.

§ 17. *Temps de … action terminée* . Les grammairiens grecs nommaient les quatre temps du passé (χρόνος παρεληλυθώς) comme suit : imparfait, παρατατικός ; aoriste, ἀόριστος; parfait, παρακείμενος; plus-que-parfait, ὑπερσυντελικός. Le nom συντελικός pour l'aoriste. est parfois, mais rarement, trouvé (voir *Grammaire grecque* . Partie II. vol. iii. p. 85), mais son utilisation, peut-être pour couvrir à la fois l'aoriste et le parfait, se reflète dans le nom du plus-que-parfait et dans le terme latin, *perfectum tempus* .

§ 25. *Tu m'as donné une langue d'instruction* , etc. La référence de cette citation presque mot pour mot d'Isaïe est donnée par J. Cohn. Elle semble avoir échappé aux éditeurs précédents.

§ 29. ἀνεστοιχειωμένος. Le mot, qui revient aux §§ 184 et 200, semble signifier « réduit à un seul élément » ; *cf.* *De Vit. Mos.* ii. 288. φύσιν. L. & S. « dans ses éléments ».

§ 36. ἔφεσιν (MSS. φύσιν). J'ai osé cette correction car la lecture du manuscrit me semble intraduisible. Mangey a « sinere ut naturae meae bonum intereat » ; Yonge, « être indifférent à la vue de ma propre nature séparée du bien » ; J. Cohn, « wenn mein Wesen untergehen und nicht mehr die Schönheit schauen würde ». Je ne vois pas comment ces termes pourraient être extraits du grec. Bien que peu courant, ἔφεσις au sens de « désir » est suffisamment authentifié et, s'il est correct, il était bien sûr destiné à faire écho à ἐφίεμαι. En même temps, τὴν ἐμαυτοῦ φύσιν constitue une bonne antithèse à γένος, et la corruption peut résider dans τοῦ καλοῦ (comme je l'ai alternativement suggéré), ou dans καταλυθεῖσαν.

§ 46. *Et quand la vie meilleure* , etc. La métaphore n'est pas très claire. Elle le serait davantage (au prix d'une certaine maladresse) si nous considérions συνεπισπασθέν comme s'accordant avec βάρος plutôt qu'avec τοῦθ'. Dans ce cas, le sens serait que lorsque la partie du mélange qui appartient à la vie meilleure prédomine de son côté de la balance, la vie basse de l'autre côté est soulevée et heurte la poutre.

§ 52. *A donné le nom* , etc. Je ne vois pas grand sens à cette expression, même si ὠνόμασεν peut être interprété (comme le fait J. Cohn) comme signifiant simplement « il a décrit comme ». Je suis enclin à penser que l'ἐκείνην de Pap. est correct. Bien que grammaticalement superflu après ἣν, au point d'être presque agrammaticalement incorrect, cela peut s'expliquer en partie par le désir de souligner l'antithèse d'ἑαυτοῦ, et cela donne un sens clair : « il a donné à celle qui était sa propre mort le nom de Vie ».

§ 75. πάνθειον. Il est curieux que les Lexica n'aient pas remarqué l'occurrence de ce mot dans Philon, ici et dans *De Aet.* 10. Autrement, hormis des mentions précises du Panthéon de Rome, le seul exemple donné est un passage d'Aristote cité par un scholiaste et faisant référence au Panthéon d'Olympie.

§ 76. Comme νοητῶν, ajouté par le Papyrus après ἡμῶν, ne peut être traduit tel quel, je ne l'ai pas inséré. Il peut s'agir d'un simple glissement induit par le νοητός ci-dessus. Cohn a suggéré ἔξω γηίνων <καὶ ἐφιέμενος> νοητῶν. L'expression ὑπεξελθὼν ἐξ ἡμῶν pour ἐξ ἑαυτοῦ est certes étrange, mais peut être calquée sur le ὃς ἐξελεύσεται ἐκ σοῦ du texte.

§ 81. ἀλλὰ σωμάτων <καὶ> τὰς ἐν τούτοις. Le texte de Wendland rend le ἐν τούτοις presque inintelligible, à moins que l'on puisse supposer que ταῦτα représente le monde phénoménal : *cf.* §280 et *De Ebr.* 132 (et note). L'insertion de καί et le changement de ponctuation éliminent la difficulté de manière satisfaisante, même si ἐν n'est guère la préposition à laquelle nous devrions nous attendre. La suggestion de Mangey concernant ἐν τόποις reçoit le soutien de *De Sac.* 68.

§ 115. σπέρματα καὶ καταβολαί. Il est difficile de trancher entre cette interprétation et celle de Wendland (« Les graines des plantes sont-elles le fruit de l'agriculture ou des œuvres invisibles d'une nature invisible ? »). Ma préférence pour la première repose principalement sur le sentiment que si la σπέρματα peut être considérée comme l'œuvre de la nature (*cf.* § 121), on ne peut en dire autant de l'action humaine exprimée dans la καταβολαί.

§ 132. *Où l'objet* , etc. Pour la différence entre φαντασία καταληπτική et ἀκατάληπτος voir Diog. Laert. vii. 46 τῆς δὲ φαντασίας τὴν μὲν καταληπτικήν, τὴν δὲ ἀκατάληπτον· καταληπτικὴν μὲν … τὴν γινομένην ἀπὸ ὑπάρχοντος κατ᾽ αὐτὸ τὸ ὑπάρχον ἐναπεσφραγισμένην καὶ ἐναπομεμαγμένην· ἀκατάληπτον δὲ τὴν μὴ ἀπὸ ὑπάρχοντος, ἢ ἀπὸ ὑπάρχοντος μέν, μὴ κατ᾽ αὐτὸ δὲ Selon le ὸ ὑπάρχον· τὴν μὴ τρανῆ μηδὲ ἔκτυπον, « il existe deux espèces de présentation, l'une appréhendant un objet réel, l'autre non. La première… est définie comme ce qui procède d'un objet réel, s'accorde avec cet objet lui-même et a été imprimé comme un sceau et gravé dans l'esprit ; la seconde, ou non-appréhensive, ce qui ne procède d'aucun objet réel, ou, si c'est le cas, ne parvient pas à s'accorder avec la réalité elle-même, n'étant pas clair ou distinct » (traduction de Hicks).

§ 136. *Feu… ciel* . La doctrine des deux sortes de feu est stoïcienne. Voir *SVF* i. 120 où le feu « utile » est appelé ἄτεχνον (non créatif ?), et l'autre τεχνικόν. Le meilleur parallèle avec le langage de Philo se trouve dans Cic. *De natura deorum* , ii. 40 de Cléanthe où de l'un il dit : « ignis, quem usus vitae requirit, confector est et consumptor omnium idemque, quocumque invasit, cuncta disruptat ac dissipat » ; de l'autre : « contra ille corporeus vitalis et salutaris omnia conservat, alit, auget, sustinet sensuque adficit ».

§ 144. *Les autres choses sont égales en capacité* , etc. La ponctuation de Wendland (une virgule après μεγέθει) suggère qu'il comprenait les mots comme Mangey, Cohn et Yonge : « une coudée comparée à une coudée est égale en grandeur, mais différente en puissance » (Mangey « gravitate »). Mais cela n'a guère de sens. Il est assez facile de déduire ἴσα de l'ἴσα μεγέθει précédent, et nous obtenons ainsi la troisième forme d'égalité, dont les poids et mesures de capacité sont un exemple naturel, et à laquelle il est fait référence au § 151.

§ 145. *Une forme essentielle est la proportionnelle* , etc. Wendland se réfère à Aristote. *Pol* . viii. 1, p. 1301 b, où l'égalité proportionnelle est appelée λόγῳ ou κατ᾽ ἀξίαν. Mais il n'est pas nécessaire de supposer une référence définie. L'idée d'ἀναλογία traverse toute l'arithmétique grecque.

§ 156. *Ni élévation ni abaissement d'intensité* . Expression stoïcienne. Les stoïciens affirmaient que la Vertu et le Bien n'admettaient ni ἐπίτασις ni ἄνεσις (*SVF* iii. 92), et différaient en cela de la τέχναι, qui admettait de telles variations et gradations (*ibid* . 525). Ainsi, les paroles de Philon sont une manière de dire que l'art de Dieu est semblable au Bien et non à l'art humain. Pour l'antithèse d'ἐπίτασις et d'ἄνεσις, dans un sens assez différent, *cf.* *Quod Deus* 162.

§ 165. *Les trois qui ont suivi la création du soleil* . Cela peut sans doute signifier que le quatrième jour, où le soleil a été créé, a séparé le premier, le deuxième et le troisième des cinquième, sixième et septième. Mais l'accent constamment mis sur l'ἑξάς de la création, et l'égalité (et non le quatrième jour) étant donné comme séparateur, rendent plus probable que les trois μεθ' ἥλιον soient le quatrième, le cinquième et le sixième. Si tel est le cas, il est étrange que le quatrième soit appelé « *après* le soleil ». Devrions-nous lire μεθ' ἡλίου aux deux endroits ?

§ 169. *De sa communauté* . Ou « de sa propre communauté ». Dans un passage similaire, *De Gig.* 59, j'ai suggéré que Philon faisait allusion à une comparaison entre la πολιτεία de Moïse et celle de Platon, qui a exclu certaines formes de poésie pour les mêmes raisons que celles avancées ici pour l'exclusion de la peinture et de la sculpture, à savoir leur tendance à produire illusion et tromperie. Aucune raison de ce genre n'est cependant donnée ici, et une observation plus approfondie de l'usage de Philon m'incite à penser qu'il n'y a pas lieu d'insister sur son emploi du pronom réfléchi dans de telles expressions.

§ 170. <οὐ τοῦ> ὃ κτλ. Il est évident que le négatif est tombé. Mangey a cependant proposé <οὐχ> ὅ, ce qui est tout à fait possible, bien que οὐ τοῦ ὅ soit plus strictement grammatical. Si, comme le suggère la note de bas de page, nous lisons τοῦ κυρίου <τοῦ θεοῦ>, il serait certainement préférable de le faire suivre de οὐχ ὅ. Que Philon ait écrit six ου successivement n'est guère crédible.

Ibid. Le nombre Sept. L'emploi précis par Philon de ἑβδομάς pour le septième jour (ἑβδόμη) est certainement rare, mais il est difficile de l'éviter ici, ou dans *De Vit. Mos* . i. 205. Pour les épithètes appliquées à l'ἑβδομάς, *cf.* *De Op.* 100, et *Leg. All* . i. 15. Dans le premier d'entre eux, l'idée est attribuée à d'autres philosophes que les pythagoriciens, dans le second aux Pythagoriciens eux-mêmes.

§ 182. *Le grand prêtre Moïse* . Comme Moïse, dans l'histoire, n'est pas grand prêtre, Mangey a pensé qu'il fallait corriger ce terme en ἀρχιπροφήτης. Mais la fonction de Moïse ici est celle de grand prêtre, et ce titre lui est effectivement attribué dans *De Vit. Mos* . ii. 75 et ailleurs.

§ 185. νοῦ θείαις ou νουθεσίαις. Comment traduire cette dernière ? « Suivre les remontrances dans ses révolutions » ? Mangey, qui a suggéré et peut-être eu l'intention de traduire προόδοις par περιόδοις, a « sequendo castigationis ductum » ; Yonge, « suivant les conseils des remontrances » ; J. Cohn, « zu bestimmter Zeit den Mahnungen Folge leistet ». Rien ne suggère que l'un d'entre eux ait adopté νουθεσίας, qui est donné par un MS. et rendrait l'expression plus tolérable. J'accepte la conjecture de Wendland avec confiance et suggère que νοῦ περιόδοις est tiré de *Timée* 47 B ἵνα τὰς ἐν οὐρανῷ κατιδόντες τοῦ νοῦ περιόδους χρησαίμεθα ἐπὶ τὰς περιφορὰς τὰς τῆς παρ' ἡμῖν διανοήσεως, et encore (*ibid* . D) ταῖς ἐν ἡμῖν τῆς ψυχῆς περιόδοις. Nous avons déjà eu la combinaison θείαις περιόδοις au § 88, où le sens général du passage est en accord étroit avec *Timée* 47, et bien qu'il y ait moins d'analogie entre cela et le contexte ici, l'amour de Philon pour le dialogue expliquera son introduction ici de la phrase.

§ 188. *Remplissage… étant* . J. Cohn et Leisegang (*Index*) considèrent cela comme « rempli de toutes choses existantes ». Mais πάντα τῆς οὐσίας pour πᾶσαν τὴν οὐσίαν est-il grec ? D'un autre côté, il semble douteux que ἐκπληροῦν soit, comme πληροῦν, suivi du génitif. Lisez peut-être πάντα <τὰ> τῆς οὐσίας.

§ 190. *Et donc ceux qui étudient de telles questions* , etc. *Cf.* Diog. Laert. viii. 25 des principes pythagoriciens : ἀρχὴν μὲν ἁπάντων μονάδα· ἐκ δὲ τῆς μονάδος ἀόριστον δυάδα ὡς ἂν ὕλην τῇ μονάδι αἰτίῳ ὄντι ὑποστῆναι· ἐκ δὲ τῆς μονάδος καὶ τῆς ἀορίστου δυάδος τοὺς ἀριθμούς, « le principe de toutes choses est la monade ou l'unité ; de cette monade naissent la dyade ou les deux indéfinies qui servent de substrat matériel à la monade, qui est la cause ; de la monade et de la dyade indéfinie naissent les nombres » (traduction de Hicks).

§ 212. ἀπέρατα ou ἀπέραντα. Si, comme le montrent Liddell et Scott (1927), la preuve de l'existence d'ἀπέρατος au sens d'« illimité » dépend principalement ou entièrement de Philon, il semble douteux qu'elle ait une grande valeur. Deux exemples d'ἀπέρατος sont donnés dans l'index, en plus de ce passage. Dans l'un de ces ἀπέρατος φλόξ, *De Mig.* 100, le sens naturel est « infranchissable ». Dans l'autre, *De Fug.* 57, nous trouvons ἀπέρατος αἰών dans tous les manuscrits. Ici, comme indiqué dans la note de bas de page, les manuscrits sont tous en faveur de l'ἀπέραντα, bien que le papyrus puisse être considéré comme favorable à l'autre. À moins de preuves plus solides, il semble y avoir de bonnes raisons de suivre les manuscrits ici et de corriger en ἀπέραντος, comme le souhaitait Mangey dans *De Fug.* 57.

§ 218. *Lampes… porteurs de chandeliers* . Je ne garantis pas l'exactitude de la traduction de ces termes, qui relèvent de l'étude de la Septante plutôt que de celle de Philon. Mangey donne « caulicule » pour λαμπάδια (mais aussi pour καλαμίσκοι), et « lucernae » pour λύχνοι. J. Cohn traduit les deux par « Kelche » et « Lampen ». Lorsqu'il donne « Kelche » (coupes), il assimile vraisemblablement λαμπάδια à κρατῆρες dans le récit parallèle du chandelier en **Exode 25:31** . Le texte reçu de la LXX a ἐνθέμια (sockets ?) pour ἀνθέμια.

§ 228. *L'embrasement général* . Si le sens général de l'article est parfaitement clair grâce aux passages mentionnés en note de bas de page, les questions suivantes demeurent :

(*a*) La position des mots ἀλλὰ … Μωυσῆν. Wendland était convaincu que ces mots avaient été écrits en marge de l'archétype, insérés à différents endroits par différents scribes, puis omis par d'autres, et finalement placés à leur juste place par lui-même. Cela est assez probable, mais est-il certain que le Papyrus ait commis une erreur en les plaçant entre σώματος et οὔτε ἰσομεγέθους, puisque dans *De Aet.* 102, le vide, tel que postulé par les stoïciens, est dit être ἄπειρον (et il en va de même dans *SVF* ii. 536–540) ? Est-il impossible que Philon, tout en citant cela, ait sauvegardé sa déclaration en ajoutant ἰσομεγέθους ?

(*b*) Comment Moïse a-t-il réfuté le vide ? Philon veut-il dire que, puisque dans *De Aet.* 19, Moïse est censé avoir affirmé l'éternité du monde en **Gen. 8:22** , il a ainsi nié l'ἐκπύρωσις, et par conséquent aussi le vide ? Si tel est le cas, le sens de διά sera quelque peu différent de celui donné dans la traduction, *à savoir* : « et la fable de l'ἐκπύρωσις, si nous suivons Moïse, ne nous autorise pas à postuler l'existence du vide. »

(*c*) La principale difficulté de ce passage est que διά doit être anormalement tendu pour donner l'un ou l'autre sens. J'ai tendance à penser qu'il y a une corruption quelque part. Je suggère, très provisoirement bien sûr, une lacune après διά, *par exemple* . δια<φερόμενον τοῖς εἰσηγουμένοις> τὴν ἐν τῇ κτλ.; *cf.* *De Mig.* 180.

§ 242. σώμασιν οὐ πράγμασιν. Je ne doute pas que Wendland ait eu tort de changer οὐ en καί. L'équilibre de la phrase et l'accent mis sur σώματα tout au long du passage, qui est une méditation sur τὰ σώματα τὰ διχοτομήματα de son texte, soutiennent en eux-mêmes le MS. en lisant. Wendland a peut-être pris πράγματα comme une interprétation de διχοτομήματα. Mais l'interprétation que Philon donne du mot (interprétation évidemment totalement opposée à celle qu'il a donnée dans les chapitres précédents) est certainement que « corps coupés en deux » signifie l'inactivité et l'incomplétude des choses matérielles. La question, cependant, doit être tranchée par les autres passages où σώματα et πράγματα sont opposés. En voici quelques exemples :

(*a*) *De Mout.* 60 ἔνιοι μὲν οὖν τῶν … μώμους ἀεὶ τοῖς ἀμώμοις προσάπτειν ἐθελόντων οὐ σώμασι μᾶλλον ἢ πράγμασι. (Les πράγματα attaqués par ces cavillers sont les explications allégoriques des difficultés littérales.)

(*b*) *Idem* . 173 Πεντεφρῆ τὸν … ἀρχιμάγειρον … ἐν ἀψύχοις καὶ νεκροῖς καλινδούμενον οὐ σώμασι μᾶλλον ἢ πράγμασι. *C'est à dire* . le chef cuisinier, au sens spirituel du terme, vit dans un environnement d'idées mortes.

(*c*) *De Som* . ii. 101 εὐξαίμην ἂν οὖν καὶ αὐτὸς δυνηθῆναι τοῖς γνωσθεῖσιν ὑπὸ τούτων ἐμμεῖναι βεβαίως· ὀπτῆρες γὰρ καὶ κατάσκοποι καὶ ἔφοροι πραγμάτων οὐ σωμάτων εἰσὶν ἀκριβοδίκαιοι. Ceci est dit des fils de Jacob représentant les sages et réprimandant les rêves vides de Joseph.

Dans tous ces cas, πράγματα désigne apparemment des choses appartenant au monde mental, des idées en fait, bien qu'elles ne soient pas nécessairement bonnes, comme dans (*b*), tout comme le νοῦς d'Égypte désigne un esprit mauvais. Mais l'antithèse devient plus claire dans

(*d*) *Ibid* . 134 τὸν μὲν γὰρ φρονήσεως ἀσκηὴν ὑπολαμβάνομεν ἥλιον, ἐπειδήπερ ὁ μὲν τοῖς σώμασιν ὁ δὲ τοῖς κατὰ ψυχὴν πράγμασιν ἐμπαρέχει φῶς. Ici πράγματα est définitivement lié à νοητά par opposition à αἰσθητά, et le sens est exactement en accord avec notre passage, tel que je le comprends.

§ 246. Les différentes opinions mentionnées dans cette section représentent des problèmes que Philon a sans cesse entendus débattre dans les discussions contemporaines. Dans la mesure où elles se réfèrent aux écoles historiques, nous pouvons dire (1) que la création de l'univers était soutenue par les stoïciens et les épicuriens et niée par les péripatéticiens ; (2) les propos sur l'éternité de l'univers et la raison qui en est donnée sont presque une citation de *Timée* 41 B, bien qu'il s'agisse des « dieux mineurs », et non de l'univers, dont il est question ; (3) le « devenir » et l'« être » peuvent être attribués respectivement à Héraclite et à l'école éléatique, mais Philon

connaissait l'antithèse chez Platon, *par exemple dans Théétète* 152, où il a également (4) trouvé la célèbre phrase de Protagoras selon laquelle « l'homme est la mesure de toutes choses ». Français Il le prend dans ce qui a pu être son sens original, bien que peut-être pas le sens généralement accepté, par opposition à la vision sceptique selon laquelle notre esprit et nos sens ne sont pas dignes de confiance, et il en va de même dans les deux autres endroits où il le cite (*De Post.* 35 et *De Som* . ii. 193), bien que là ce soit son caractère profane de revendiquer pour l'homme ce qui n'appartient qu'à Dieu qui est souligné. (5) « Ceux qui soutiennent que tout est au-delà de notre appréhension » sont les sceptiques, à la fois ceux de l'école de Pyrrhon et de l'Académie ultérieure, tandis que « ceux qui affirment qu'un grand nombre de choses sont connaissables » sont les philosophes non sceptiques en général, dont aucun n'affirmerait plus que le fait que la connaissance était généralement, mais pas universellement, atteignable.

§ 249. *Possession divine ou frénésie* . Philon, dans cette description de « l'extase » prophétique, a évidemment à l'esprit *Phèdre* 244 E et 245 A dans lesquels apparaissent les mots κατοκωχή τε καὶ μανία (suivi immédiatement de l'expression ἀπαλὴν καὶ ἄβατον ψυχήν qu'il a déjà utilisé au § 38). *Cf.* § 264.

§ 253. *Traiter les choses indifférentes comme étant effectivement indifférentes* . Ainsi, dans *Quod Det.* 122, c'est la caractéristique de la justice ἐξαδιαφορεῖν τὰ μεθόρια κακίας καὶ ἀρετῆς, comme la richesse, la réputation et la fonction, tandis que d'autre part dans *De Post.* 81, si la correction de Mangey est acceptée, l'abuseur de dons naturels ἐξαδιαφορεῖ τὰ διάφορα. Les mots ἐξαδιαφορεῖν et -ησις ne sont cités par aucun autre écrivain que Philon.

Ibid . ἀπαρχάς est utilisé ici dans un sens général, car il n'y a aucune idée d'offrande à un dieu ; *cf.* Dion. Hal. *De Comp* . iii. λόγων ἀπαρχάς, « passages spécimens ».

§ 274. *Ou femme-homme* . Cet ajout est étrange. Dans les deux autres passages cités, où Philon emploie ce mot, il est, comme ici, associé à ἀνδρόγυνος, mais en contraste avec celui d'une femme qui adopte une tenue ou des habitudes masculines – une idée tout à fait étrangère ici. Je soupçonne qu'il s'agit d'une interpolation.

Ibid. Stock . Voir Introduction générale, vol. ip xvi, bien que l'affirmation qui y figure nécessite quelques corrections. L'ἀποσκευή n'est pas l'Encyclia, mais l'ensemble des fruits de la παιδεία dont les Encyclia sont la première étape.

§ 282. La phraséologie de la section est tirée de *Timée* 42 E πυρὸς καὶ γῆς ὕδατός τε καὶ ἀέρος ἀπὸ τοῦ κόσμου δανειζόμενοι μόρια, ἀποδοθησόμενα πάλιν.

§ 283. *Mouvement circulaire. Cf.* Aristote. *De Caelo* , i. 2 et 3, où il est établi que, tandis que les quatre éléments ont un mouvement rectiligne, l'éther, ou cinquième élément, a un mouvement circulaire. De même, Philon, à propos du ciel, dans *De Somn* . i. 21. Voir aussi *Quod Deus* 46 et note.

§ 290. *À l'ombre de la mort* . La Septante contient (comme l'hébreu) ἐπὶ σκηνώμασι ἁμαρτωλῶν. Ce curieux lapsus était sans doute dû en partie au son σκ dans les deux phrases.

§ 291. πολύν. Cette lecture de Wendland, fondée sur le πολύ de Pap., ne me paraît pas satisfaisante. Wendland lui-même, tout en notant le πολιόν de G, dit « fortasse recte ». Pourtant, « vanité aux cheveux gris » paraît également étrange. Je préférerais lire πολιῶν (féminin) ou πολιᾶς, deux termes bien connus pour désigner la vieillesse.

§ 310. τοῖς … ἀγγέλοις. Bien que je retienne et traduise ceci, je ne le pense pas satisfaisant. L'utilisation de ἄγγελος est étrange et n'est que de loin mise en parallèle par *De Mut.* 162 αὐγὴ γὰρ αὐγῆς ἄγγελος. Mais bien que Wendland ait accepté le ταῖς … αὐγαῖς de Mangey comme certain, il me semble encore moins satisfaisant, en tout cas lorsqu'il est associé au προσχωροῦντες de Wendland ou à celui de Mangey. ἐγχορεύοντες. Il n'y a pas une grande ressemblance de forme et le sens est médiocre. La clause interprète évidemment κάπνος γίνεται πρὸ πυρός. À ce stade, il n'y a pas de « rayons », et si « espoir » peut légitimement remplacer « fumée », dire « quand nous approchons des rayons, nous espérons » est un piètre équivalent à « la fumée précède le feu », et le « alors que nous avançons au milieu des rayons, nous espérons » de Mangey n'en est pas un. Il serait cependant bien plus simple de lire πρὼ (πρωὶ) ἐγχορεύοντες, *c'est-à-dire* « dans notre *première* expérience des rayons, nous espérons » (et rien de plus).

Peut-être pourrions-nous le rapprocher encore davantage du manuscrit en remplaçant ἀγγέλοις par ἀγγείοις. Le four ou le haut fourneau est en réalité appelé ἀγγεῖον ἀρετῆς quelques lignes plus bas, et bien que là, comme au § 308, nous soyons le fourneau et non à l'intérieur, une telle variation de la figure n'est pas impossible. Après tout, ce n'est pas vraiment le fourneau qui fume, mais le combustible qu'il contient, et si nous lisons τοῖς τε γὰρ ἀρετῆς ἀγγείοις πρὼ (πρωὶ) ἐγχορεύοντες τελειότητα ἐλπίζομεν, nous avons un texte presque identique à celui des MSS. et des Pap., et donnant un sens intelligible en lui-même (bien que pas en accord complet avec son environnement), que « lorsque nous sommes au début de jouer le rôle de combustible dans les fourneaux dans lesquels la vertu est produite, nous n'émettons que la fumée de l'espoir de la pleine flamme. » (Cet usage général de χορεύω et ἐγχορεύω est assez courant dans Philon, voir *par exemple* *De Fug.* 45 ὁ ἔτι χορεύων ἐν τῷ θνητῷ βίῳ.)

§ 314. καθ' ἣν … ἀφθάρτοις. Le texte suggéré dans la note de bas de page, qui pourrait être modifié par <διακρίνας> διαφυλάττει pour δια<κρίνας> φυλάττει, et κατὰ τὰ ἄ pour καθά, est assez proche du MSS. et me semble donner un sens satisfaisant. Mangey a étrangement accepté la faible suggestion de Markland de τοῖς τιμῶσιν αὐτόν pour τοῖς τομεῦσιν ἑαυτοῦ.

Ibid. Ceux qui sont nés à la vie impérissable . Avec le changement de ἐπί en πρέπει (ou peut-être en ἔδει), ces mots ne présentent aucune difficulté. Je les comprends comme une interprétation, nécessaire en fait, de τῷ σπέρματί σου. Que la « postérité d'Abraham » soit appelée « ceux qui, par leur origine, sont incorruptibles » est assez naturel.